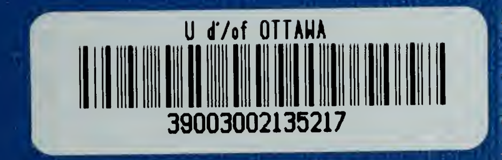

U d'/of OTTAWA
39003002135217



NOUVELLES GUÊPES

SOMMAIRE DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.



NOUVELLES

GUÊPES

PAR

ALPHONSE KARR

I



PARIS
BLANCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
78, rue Richelieu, 78
ANCIENNE MAISON HETZEL

1853



PG
2315
.N6
1853

v.1

NOUVELLES

GUÊPES



Il est des sages qui, désespérant de l'homme, portent tous leurs soucis et tous leurs efforts sur l'amélioration des autres animaux. Ce sont eux qui enseignent le jeu de dominos aux caniches et la grammaire aux perroquets. Mais quand ce sont des savants qui entrent dans cet ordre d'idées, ils nous donnent parfois un spectacle intéressant. — « Les savants sont des gens qui s'embourbent un peu plus

loin que les autres, mais ils s'embourbent davantage. »

M. Coste, de l'Académie des sciences, a cru devoir prendre son parti sur l'espèce humaine; l'homme est un animal incorrigiblement féroce et ennemi de son espèce jusqu'à se faire du mal à lui-même lorsqu'il est privé par la solitude d'en faire à son semblable. — Les peuples n'ont pas fait de progrès depuis le temps de Moïse, et ils en sont encore à l'adoration du veau d'or.

Ils en sont encore à dire à Aaron : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous et que l'on puisse voir. »

Avant d'avoir perdu ses illusions sur la perfectibilité de l'homme,— M. Coste avait amassé un trésor d'idées, de préceptes, de systèmes, etc., applicables à une organisation qu'il reconnaît aujourd'hui impossible.—Il a cherché un débouché pour sa sollicitude — et s'est demandé à quelle espèce on pourrait appliquer les perfectionnements moraux dont il avait colligé les matériaux pour l'espèce humaine, qu'il abandonne désormais à ses instincts pervers.

Après de longues méditations, il s'est arrêté aux poissons. Le poisson vaut mieux que l'homme,— non-seulement au court bouillon et frit, mais encore

dans ses instincts encore soumis au lois de la nature. — Cependant le poisson a ses petits défauts. — Un de ces défauts est d'aimer le sang et la viande crue, — les truites et les saumons surtout. — L'homme qui a inventé la cuisine se targuait de ce frivole avantage sur les poissons. — M. Coste a pensé qu'il était possible de les civiliser et de les amener à manger de la viande cuite. — Il s'est adressé à des poissons en bas âge, dont l'esprit encore flexible n'avait pas pris les plis implacables de la routine, et il est arrivé à leur faire accepter des côtelettes et des beefsteaks comme au premier homme venu. — Ç'a été l'objet d'un rapport à une des dernières séances de l'Académie des sciences.



Si M. Coste a voulu, dans ces utiles expériences, peut-être moins être utile aux poissons qu'humilier l'homme, il n'en est pas de même de M. Lanquetin, jeune médecin, qui n'a été amené à une découverte du plus haut intérêt que par une délicate sensibilité que l'on est convenu, je ne sais pourquoi, être une chose rare chez les gens de sa profession.

M. Lanquetin, comme presque tous les médecins, n'est pas partisan du célibat, et il professe une mé-

diocre estime pour la virginité, si honorée en quelques temps et en quelques pays. — Il n'avait pu voir sans une profonde commisération un pauvre être qui, seul entre toutes les créatures connues, était privé des joies de l'amour et de l'hyménée, — qui, seul, ne trouvait nulle part un cœur pour épancher les trésors du sien, et ne trouvait jamais cette moitié de soi-même qui vient si délicieusement nous compléter.

Cet être, il faut le dire, est fort petit, et ne se voit qu'au microscope ; — mais le céleste Ouvrier semble s'être plu à prodiguer aux plus imperceptibles de ses ouvrages les dons les plus extraordinaires ; et c'est dans les infiniment petits qu'il lui a plu surtout de manifester sa puissance infinie. « *Maximus in minimis Deus.* » Peut-être toutes les vertus que nous cherchons dans l'homme existent-elles dans des infusoires que nous montreront des microscopes perfectionnés.

D'ailleurs, ce n'est pas par le volume matériel du cœur que l'on peut juger de ce qu'il contient de sentiments sublimes, d'aptitudes et à la joie et à la douleur.

L'acarus de la gale, cet insecte dont la présence est la cause de cette maladie, était un objet en effet digne de pitié ; dans son court passage sur la peau

humaine, ce pauvre animal ne connaissait de la vie que les amertumes et les fatigues ; — occupé sans relâche à la fabrication des pustules, tourmenté sans merci par les ongles de l'homme, il n'avait aucune compensation aux labeurs et aux ennuis de son existence. — Les savants n'avaient jamais découvert d'acarus mâles, — on les avait en vain observés pendant de longues années, on n'avait trouvé que des femelles; — M. Lanquetin s'est ému de cette existence tristement décolorée. — Cette créature, seule entre toutes, devait-elle être condamnée à un célibat perpétuel ? devait-elle être à jamais privée des enivrements de l'amour, des joies austères de la maternité ? devait-elle mourir sans postérité, et ne laisser après elle qu'un nom qui, longtemps redouté, ne tarderait pas à tomber dans l'oubli et dans le mépris ? — Un accident avait-il détruit tous les mâles de l'espèce, et l'espèce elle-même allait-elle périr ? Étions-nous menacés de perdre l'acarus de la gale et la gale elle-même ? — Tout va-t-il disparaître? La nature, fatiguée et épuisée, va-t-elle mourir? La pomme de terre se meurt, — le raisin est bien malade, — le haricot est souffrant, — la betterave inspire des inquiétudes. A ces questions que se faisait tristement et anxieusement la science, M. Lanquetin a trouvé une réponse. — Non, ce

n'est pas une espèce qui va disparaître ; — nous perdrons peut-être le raisin, la betterave, le haricot et la pomme de terre ; mais nous conserverons l'acarus de la gale ; le mâle existe, M. Lanquetin l'a vu. — Seulement, il est fort petit ; c'est à cette circonstance, c'est surtout à la réserve, à la chasteté de ces animaux microscopiques qu'il faut attribuer l'ignorance où la science était restée jusqu'ici de leurs pudiques amours. — Mais M. Lanquetin, à force de persévérance, d'opiniâtreté, a surpris des mystères sur lesquels il a donné à l'Académie des détails que nous ne pouvons reproduire ici, et sur lesquels nous laisserons un chaste voile. — Qu'il suffise de savoir que l'acarus mâle est aujourd'hui découvert et connu.



Je demande à présenter quelques observations sur une formule un peu légèrement adoptée par les journaux. A chaque instant on lit dans les feuilles publiques, que je n'appelle plus « carrés de papier » depuis qu'ils sont malheureux, cette phrase stéréotypée : « L'élite de la littérature, des sciences, des arts, de la politique, assistait à ce spectacle, à cette fête, à cette cérémonie, etc. »

Or, c'est tout ce qu'il y a de plus malveillant et de plus blessant pour les savants, artistes, écrivains ou hommes politiques qui, pour une cause ou pour une autre, n'ont pas assisté audit spectacle, à ladite fête, à ladite cérémonie.

En effet, si vous avez eu quelque raison de ne pas assister au spectacle, à la fête, à la cérémonie, et que vous ayez quelques droits à faire partie, dans l'opinion publique, de l'élite des arts, des sciences, de la politique et de la littérature, il restera dans l'esprit des lecteurs que vous étiez là où vous n'avez pas voulu être.

Pour ceux qui y étaient et qui ne vous ont pas vu, il s'ensuit que vous ne faites plus partie de l'élite ; —car, selon les journaux, tout ce qui n'était pas là, c'était la foule, le vulgaire, le fretin.

Je crois qu'il serait plus juste et plus convenable de nommer tout simplement les gens.

J'ai été invité, moi deux-centième, à assister à une expérience curieuse.

Il s'agissait d'un « *nouvel* appareil donnant à l'homme la faculté de vivre, séjourner et s'éclairer

sous l'eau pendant une heure et plus, sans aucune communication avec l'air extérieur. »

Je copie le programme.

« Ce problème, qui depuis si longtemps occupe les esprits sérieux et donna lieu à des tentatives souvent réitérées, mais toujours sans résultat, se trouve définitivement résolu.

« L'appareil Saint-Simon Sicard est d'une simplicité extrême; il consiste principalement en une boîte en métal que le plongeur porte sur son dos comme un soldat porte son sac, et dans laquelle se produit une atmosphère artificielle qui permet au plongeur de rester au fond de l'eau une heure et plus, suivant la dose du réactif dont elle est pourvue, et le dispense ainsi de tout contact avec l'air extérieur. »

Il s'agissait donc d'une *invention nouvelle de M. de Saint-Simon Sicard*, d'un *problème enfin résolu après des tentatives toutes sans résultat*, de l'invention d'un air respirable artificiel, que le plongeur emporte avec soi.

Un autre intérêt me rendait également cette expérience intéressante. — Il était dit sur les lettres d'invitation que, vu le froid apparemment, — ce ne serait pas l'inventeur lui-même, mais un de ses

intimes amis qui descendrait sous l'eau et y séjournerait pendant une heure et plus.

Ah! me disais-je, voici bien un autre problème que celui de l'existence sous-marine : — c'est celui de la découverte d'un véritable ami,—d'un homme qui, par cet odieux froid et pour en éviter les atteintes à son ami, qui restera sur le bord, — va descendre au fond de la rivière et y séjourner je ne sais combien de temps.

Rien n'est si commun que le nom,
Rien n'est si rare que la chose.

Mais cependant, pensais-je, en y réfléchissant plus sérieusement, le problème, sous ce rapport, ne sera pas encore résolu ; — car ce n'est pas un ami, qui est un animal classé entre les merles blancs et les cygnes noirs,

Rara avis in terris nigro simillima cycno,

c'est une paire d'amis, — et ce que je vais voir ne détruira pas deux aphorismes tristes que j'ai écrits autrefois,— et dont je demande pardon à mes amis.

— Entre deux amis comme entre deux amants, il y en a un qui aime et l'autre qui est aimé.

— Tout le monde veut avoir un ami,— personne ne s'occupe d'en être un.

M. Victor de Grandchamp se montre, en cette circonstance, un ami véritable pour M. de Saint-Simon Sicard; — mais ce n'est que la moitié du problème.

J'eus besoin de quelques efforts pour ramener mon esprit au but réel de la convocation.

Arrivé à l'île des Cygnes — et sur les bateaux d'une école de natation, je vis une sorte de potence auprès de laquelle M. de Saint-Simon Sicard, en habit noir, ne tarda pas à amener M. Victor de Grandchamp, garrotté, vêtu d'une sorte de sac de toile grise que j'aime à croire imperméable, la tête couverte d'un casque de fer à visière baissée, — le dos chargé d'une sorte de sac militaire dans lequel étaient les corps dont la décomposition chimique doit former l'oxygène ou plutôt l'air respirable—qui passe dans le casque par un tuyau.

M. de Saint-Simon Sicard amarra son ami à la potence sur un fauteuil en fer, — et au moyen d'une poulie il le descendit au fond de la rivière.— Cela avait tout à fait l'air d'un supplice et de l'exécution d'un condamné.

Bientôt M. de Saint-Simon Sicard remonta le fauteuil vide, et se mit à jaser avec les personnes qui l'entouraient. — Un bateau tenait l'ami par une corde. — Celui-ci se promenait au fond de l'eau et envoyait les pierres qu'il rencontrait dans le lit du

fleuve. — Au bout de vingt-quatre minutes, il témoigna, par un signe convenu imprimé à la corde, qu'il commençait à s'ennuyer. — On le hissa dans le bateau. — J'espérais alors voir son visage, mais, parvenu sur l'estrade, il garda son masque, et je ne puis dire aujourd'hui encore avoir vu ce véritable ami. — J'ai vu la boîte dans laquelle il était serré, et voilà tout.

L'expérience est très-intéressante. — Malgré les récits des voyageurs, qui parlent de plongeurs qui restent un quart d'heure dans l'eau, — l'homme ne peut vivre que bien peu d'instants sans expirer l'air vicié et en humer de nouveau.

Il faut à l'homme sept cent quatre-vingt-six litres d'air par heure.

Les plus habiles plongeurs que j'aie vus restaient sous l'eau près de deux minutes et demie ; — je n'en ai connu que deux qui arrivaient à ce résultat. — Moi, qui, pour ma part, ai beaucoup pratiqué cet exercice avec Gatayes, je n'ai jamais atteint deux minutes, — ni lui non plus, — et Dieu sait les travaux que nous avons exécutés sous les arches du pont Royal, à Paris !

C'est donc un résultat très-remarquable, très-important, très-utile, que celui qui permet à un homme de rester vingt-quatre minutes sous l'eau.

Mais — est-ce bien une nouvelle découverte ?

Est-ce bien une découverte de M. de Saint-Simon Sicard ?

Est-ce bien un problème résolu pour la première fois ?

Est-il bien exact de dire que toutes les expériences préalables ont été sans résultats ?

La génération artificielle de l'air par des corps solides ou autres chimiquement décomposés, — je parle peut-être fort mal, n'étant pas chimiste, — mais néanmoins cela se comprend ; — ce procédé est-il une invention nouvelle, appartenant à M. de Saint-Simon Sicard ?

Voilà sur quoi j'ai à émettre des doutes sérieux, avec les formes les plus polies qu'il me sera possible de trouver, attendu que je n'ai aucune intention d'être désagréable à M. de Saint-Simon Sicard,—ne fût-ce que pour ne pas chagriner son ami par ricochet ; — que si je me trompe, je lui rendrai tel hommage qu'il voudra. Je ne suis mû, dans cette circonstance comme dans toute autre, que par l'amour de la vérité.

Or, depuis quatre ou cinq ans, — il existe, il fonctionne publiquement un bateau plongeur, de l'invention de M. Payerne, qui a parfaitement l'air de reposer sur le même principe.

Ce bateau, qui peut contenir une vingtaine d'hommes, et dans lequel je suis entré, — descend au fond de la mer, — y tient à sec et en pleine liberté de respiration à pleins poumons, les ouvriers qui y travaillent pendant six ou huit heures, et qui ne remontent que lorsque la journée est finie. — On les jette à l'eau le matin, et on les repêche le soir.

Eh bien ! ce bateau n'a aucune communication avec l'air extérieur ; — les ouvriers y respirent de l'air que l'on fabrique au fond de la mer avec des substances que l'on a emportées.

Voici ce que j'écrivais il y a trois ans, relativement au bateau plongeur de M. Payerne :

« Une fois au fond de la mer, comment respire-t-on ? — De la façon la plus vulgaire de respirer de l'air, comme nous faisons en ce moment, l'inventeur en fait. Il a renoncé au procédé ébauché des premiers essais de cloche à plongeur, qui consistait à conduire avarement un peu d'air au fond de la mer par des tuyaux montant à la surface de l'eau. Vous êtes, au fond de l'océan, dans le bateau de M. Payerne, absolument dans une chambre pleine d'air respirable, — comme vous êtes dans votre chambre quand les fenêtres sont fermées, — seulement, comme on n'a pas là la ressource de renouveler l'air en ouvrant les fenêtres, quand l'air ab-

sorbé est remplacé par l'azote, — on fait de l'air pour les besoins de la consommation, comme on fait du pain avec de la farine, de l'eau et du feu. »

Ce qui donnerait à l'expérience de M. de Saint-Simon Sicard l'air d'être tout simplement l'application en petit de l'invention du docteur Payerne.

Il faut dire que j'avais lu quelques pages de Lucien avant de m'endormir.

Je rêvais que j'étais dans l'Olympe, — dans l'Olympe des Grecs et des Latins, — dans le ciel des thèmes et des versions. On faisait les préparatifs d'un grand festin, — auquel Jupiter avait convoqué tous les dieux. — L'ambroisie, seule nourriture des gens d'en haut, avait revêtu des formes diverses, et, je l'espère, pour lesdits immortels, des goûts variés, sans quoi cette seule, unique et immortelle nourriture serait un piètre régal. — Je vis de l'ambroisie en forme de saumons, et sous la figure de faisans et de perdreaux.

Pour le nectar également, ce n'était pas cette éternelle boisson que les peintres nous montrent versée d'une cruche d'or par Hébé et par Ganymède, avec une attitude forcée et maniérée.

J'avouerai que ces cruches non fermées m'ont toujours semblé devoir ne contenir qu'un liquide insipide et éventé qui rappelait, avec les thèmes et les versions, le broc à *l'abondance* du collége.

Non, non, le nectar était dans des fioles bien bouchées, — c'était du vieux nectar. — Arachné avait, autour de quelques fioles, tissé de ses fines toiles; — Vulcain avait, dans ses forges de Lemnos, fait à certains bouchons une armature de fer qui trahissait l'impétuosité du nectar tenu dans cette prison, — *carcere duro*, — c'était évidemment du nectar mousseux.

Bientôt je vis arriver les dieux un à un,— ou plusieurs à la fois, — selon qu'ils étaient, pour le moment, bien ou mal ensemble.

Les dieux ne sont pas ce que pense le vulgaire ; — il n'y a pas qu'une seule et même Vénus, — ce serait pire encore que l'ambroisie ou le pâté d'anguille; — la beauté a des formes diverses, — toutes les formes qu'ont rêvées et traduites avec la plume, avec le pinceau, avec le ciseau, les divers poëtes appelés écrivains, peintres ou sculpteurs, — lorsqu'elles ont été sanctifiées par l'admiration des uns et par la prière des autres, toutes ces formes montent dans l'Olympe. La Vénus de Milo, l'Hélène d'Homère, la Didon de Virgile, la Sapho de Pradier,

l'Esméralda d'Hugo, quelques femmes de Raphaël et cinq ou six femmes de Balzac, sont des déesses là-haut.

Comme le vieil Horace de Corneille, le Jupiter de Phidias, le Misanthrope de Molière, et quelques belles figures de Rubens, sont des dieux. — Le génie les crée, l'admiration et la prière les sacrent.— Quelques-uns même ne sont devenus dieux que par la prière et la foi des mortels.

Lorsqu'il s'agit de passer dans la partie de l'Olympe où les tables étaient dressées, dans le ciel à manger, si j'ose m'exprimer ainsi, ceux d'entre les dieux qui avaient l'habitude d'être comptés pour les premiers s'attendaient à voir, comme de coutume, Junon prendre le bras de l'un d'eux. — Celui-ci lui décochait un regard tendre, celui-là prenait un air distrait et indifférent. — Mais Junon passa devant tous et alla prendre le bras d'Anubis, le dieu à tête de chien des enfants de l'Égypte. — Seul, ce dieu-caniche ne parut pas surpris d'un tel honneur, et sembla penser que Junon ne faisait que son devoir, et qu'elle se serait lourdement trompée en agissant autrement. — A la stupéfaction qui saisit les dieux négligés, il se mêla bientôt un léger murmure.

Cependant on se dirigea vers les tables.— Chaque dieu chercha parmi les cartes posées sur les as-

siettes où se trouvait son nom. — Quelques-uns firent semblant de chercher leur nom au bas-bout de la table et aux places les moins honorables ;—d'autres, accoutumés aux distinctions, allèrent tout droit aux places d'honneur. — Mais Mercure demanda la parole, et dit : « Immortels de tout sexe, de tous métaux, de toutes pierres, de tous bois,— dieux de marbre, de bronze, d'or ou de papier, avant de vous asseoir à cette place, daignez m'écouter. — Mon discours ne sera que l'expression de la pensée et de la volonté de Jupiter, — notre père et notre maître à tous.

« Très-longtemps vous avez été classés dans l'Olympe d'après votre beauté, d'après les perfections de vos formes ou les grâces majestueuses de vos visages.—Cette classification présentait des difficultés ; — peu d'immortels acceptaient le jugement porté. — Je ne rappellerai pas les contestations qui ont parfois troublé l'Olympe, — je ne redirai pas le scandale du jugement de Jupiter porté en appel devant un berger.

« Il était dur de dire à telle déesse : Vous êtes moins belle que votre voisine.

« Difficile de faire entendre à un Apollon : Vous avez moins de mérite que tel autre Apollon.

« Jupiter a pris le parti de changer la classifica-

tion des dieux, et conséquemment la préséance et les honneurs.

« On appelait des jugements du goût, on discutait les mérites et la beauté. — On ne pourra pas discuter la base nouvelle qui est et qui sera établie désormais. Les rangs seront assignés par la richesse, — on ne tiendra plus compte du mérite et de la beauté. Vous avez eu la première application de la loi moderne, lorsque notre souveraine, notre fière Junon, qui représente à la fois plusieurs puissances, la royauté, la beauté et l'orgueil, a choisi entre tous les dieux, pour la conduire à table, ce hideux et ridicule Anubis à tête de chien. — Mais c'est qu'Anubis est d'or massif, d'or pur, d'or à je ne sais combien de carats. — L'artiste ou l'ouvrier qui a fait Anubis ne s'est pas amusé à polir, à idéaliser ses formes, — il s'est occupé de la pureté du métal et du poids de son dieu. — De tous les dieux qui sont ici, Anubis est, sans contestation possible, celui sur lequel on prêterait la plus forte somme au Mont-de-Piété. »

Un dieu de pierre, un Neptune de marbre, ouvrage d'Alcamène, chef-d'œuvre longtemps admiré, sortit de la foule et dit : « Eh quoi ! passerai-je après ce dieu-bloc, ce dieu-lingot, — moi le chef-d'œuvre d'un grand artiste, moi dont la beauté a

inspiré si longtemps aux peuples du respect et de l'admiration pour la Divinité ?

— Parfaitement, mon cher, répondit Mercure ; Alcamène ne t'a fait que de marbre, — tandis qu'Anubis est d'or pur. — Pour reconnaître la noblesse, la perfection de tes formes, il faut des connaisseurs, et encore ne sont-ils pas d'accord entre eux ; tandis qu'ici, — c'est bien différent, — Anubis est contrôlé par la Monnaie, — il ne peut y avoir deux opinions. Il faut donc qu'il passe le premier. De même que toi, qui es de marbre, tu passeras avant les dieux de pierre et de bois. — Mais aussi, de même qu'Anubis, prendront place avant toi et cet Apis d'argent..... Mais voici une Isis, une bonne déesse également d'argent, — ce sera, entre ces deux divinités, la plus lourde, la plus massive, qui aura la préséance. »

Une Vénus prit la parole à son tour, et dit, d'une voix mélodieuse : « Je conserverai donc une des premières places, car un de mes pères, le vieil Homère, m'appelle quelquefois dorée.

— Ma mie, répond Mercure, ces gens-là manient si peu d'or, que ce sont de piètres essayeurs, et que leur poinçon ne suffit pas pour donner cours à un métal ; — *dorée*, est une mièvrerie, une épithète caressante qu'Homère le besacier aura imaginé un

soir qu'il n'avait pas dîné ; — il n'y a rien de pire qu'un estomac à jeun pour faire faire des rêves magnifiques.

Mais ton autre père, ô Vénus ! ton père Praxitèle, dont tu es le chef-d'œuvre, ne t'a faite que de marbre de Paros : — contentez-vous donc de votre place, ô Vénus ! — laissez passer devant vous ce dieu Terme ; il est informe, il est vrai, l'artiste médiocre qui l'a ébauché, n'a pas pris la peine de le terminer ; mais il est en bronze, le bronze vaut et vaudra toujours trois francs la livre, et, à la rigueur, on peut toujours, si ce dieu ne trouvait plus de fidèles, le convertir en chaudrons ou en casseroles.

Mais aussi, Vénus, vous passerez avant les dieux de bois, fussent-ils sculptés dans du poirier par Alcimédon, leur valeur ne pouvant s'apprécier qu'au stère ; — mais eux-mêmes ont le pas sur les divinités de papier. — Tenez, voici la Chimène de Corneille, — eh bien ! elle sera désormais au bas-bout de la table avec ses pareilles, — car du papier, ça ne peut servir, après avoir passé par la hotte du chiffonnier, qu'à faire d'autre papier qui, lorsqu'il est bien blanc et non gâté, noirci, taché par des vers ou de la prose, ne se peut vendre qu'une vingtaine de francs la rame.

Entrent Apollon et Irminsul, — ces dieux se disputent le pas et se coudoient.

Apollon : Eh quoi ! souffriras-tu, ô Mercure ! puisque, — chose étrange déjà, — c'est toi, dieu des mouchards et des voleurs, qui es d'ici-haut le maître des cérémonies ; puisque c'est toi qui fixes entre nous les rangs et les préséances, souffriras-tu que ce rustique Gaulois, taillé à coups de serpe dans un tronc d'arbre, passe avant un des meilleurs ouvrages de Phidias ?

Mercure : Oui, certes, je le souffrirai, fils de Latone et de ce Phidias ; — et bien plus, je t'engage à parler avec modération de tes supérieurs. — Irminsul passera avant toi, c'est la loi ; — Irminsul n'est qu'un tronc d'arbre, c'est vrai, — un tronc d'arbre taché de sang humain ; — mais on a accroché après lui tant d'anneaux d'or des chevaliers romains tués par les Gaulois, — que sa valeur en est devenue incontestable, — et, non-seulement tu passeras après Irminsul, mais encore après cet autre Apollon à la lyre duquel l'artiste a mis des cordes d'or.

— C'est bête et de mauvais goût, les cordes d'or

ne résonnent pas mieux que les autres, au contraire.

— Je te l'ai déjà dit, — Apollon, — il ne s'agit plus aujourd'hui de vos inutiles chansons ; — dis-moi en quoi tu es, et ce que tu pèses, — dans le cas où tu serais d'une matière qui vaudrait la peine d'être pesée. — Cependant, pour vous habituer par degrés au nouvel ordre de choses, nous avons établi qu'à métal, c'est-à-dire qu'à mérite égal, ce seront encore la beauté et le mérite qui auront la préséance, — cela restera établi entre vous autres, parmi vos pareils. Dieux de marbre, de toile et de papier, on vous laissera vous amuser à crier et à établir de puériles distinctions que vous seuls connaîtrez ; — mais vous ne vous aviserez pas d'attaquer, même en paroles. la suprématie révérée des dieux poinçonnés et contrôlés.

A ce moment il s'éleva un grand tumulte dans l'Olympe, — tumulte si grand que je me réveillai.

Vraiment, me dis-je, ces dieux d'Homère, ces dieux d'Apelles et de Praxitèle, ont un bien mauvais caractère. — Voyez, nous, nous sommes gentils et faciles à vivre, nous autres, les hommes ; est-ce que nous n'avons pas laissé tranquillement établir cette loi nouvelle ? est-ce que quelqu'un se permet

la moindre critique à ce sujet? Allons donc, voilà dans l'Olympe bien du vacarme; — qu'ils prennent donc exemple sur nous.



C'était avant 1848, — un bourgeois du quartier du faubourg du Roule apprit un jour, en rentrant de la promenade, qu'il était venu chez lui deux dames bien vêtues qui, portant une bourse de velours cramoisi avec des franges d'or, s'étaient présentées pour une quête. — Notre bourgeois était naturellement incrédule et voltairien, mais cependant, il voulait user noblement de la fortune que lui avait laissée son père; il avait ajouté à son nom celui d'une forêt que ledit père avait autrefois achetée pour la défricher et qu'il n'avait gardée que le temps d'en débiter les ombrages et les mystères à corde, au stère, en fagots et en cotrets, tandis que les rossignols et les fauvettes effarouchés étaient allés cacher ailleurs leurs amours et leurs chansons. Une fois qu'il vit qu'on le laissait s'appeler M. de ***, — il dit : Il faut faire comme tout le monde; — cela voulait dire : Il faut imiter ceux qui sont mieux que nous; — il ne s'agit pas de savoir si j'aime la

musique et si je suis bon catholique, il faut avoir, comme les aristocrates anciens, une loge à l'Opéra et une chaise à l'église.

On comprend facilement que M. de ***, ayant consulté son épouse, il fut décidé qu'il irait porter cinq francs chez ces dames qui avaient laissé leur adresse. — C'était dans une sorte de communauté fort protégée par une grande dame d'alors.

Notre homme s'habilla de noir et se fit annoncer en envoyant sa carte avec son nom surmonté d'une couronne de comte, comme il convient à un bourgeois aisé. — Il fut très-bien reçu par ces dames, il se plaignit de l'irréligion du siècle et des vices du peuple, etc. — Puis, frappé de l'air distingué des quêteuses, il leur donna dix francs au lieu de cinq qu'il était venu apporter. — Mais on s'était dérangé pour lui, car la maison était pleine d'ouvriers, on le recevait dans un grand salon. — Seulement, il ne se résignait pas à s'en aller, et lorsque enfin, à force de regarder la pendule et de dire qu'il était tard, ces dames l'eurent décidé à déguerpir, elles se dirent qu'il leur avait réellement donné pour plus de dix francs d'ennuis et de fatigues. — Elles parlaient encore de l'insupportable personnage lorsqu'une autre visite se présente. — Cette fois c'était leur protectrice.

On fut surpris à la fois et un peu embarrassé de son arrivée.

On était allé la voir il y avait déjà assez longtemps; on lui avait parlé longuement des besoins et de la pauvreté de la maison. — On avait fait un appel touchant à sa bienfaisance déjà tant de fois éprouvée. — Non-seulement les bâtiments délabrés menaçaient ruine, mais encore la maison était écrasée de dettes, etc. — On avait tout lieu de la croire émue, et cependant elle était partie pour la campagne sans avoir fait aucune manifestation sérieuse de sympathie pour la détresse de la communauté. — Alors, on avait pris le parti de faire aux frais de la pauvre maison, toutes sortes de réparations, d'agrandissements et d'embellissements, desquels M. de ***, avec ses mauvais dix francs, avait si désagréablement dérangé ces dames.

On fut donc très-troublé de l'arrivée subite de la protectrice, que l'on croyait à la campagne jusqu'à la fin de la saison : — les pauvres dames étaient surprises en flagrant délit de grosses dépenses, — cependant on la reçut de son mieux. Madame s'excusa de son oubli apparent, — elle avait été malade, puis obligée de s'absenter par un événement de famille; — mais aussitôt qu'elle avait pu revenir à Paris, elle avait pensé à la fâcheuse situation dont

ces dames lui avaient parlé. Mais, — dit-elle après avoir jeté autour d'elle un de ces inexorables regards qui ne laissent rien échapper, — regard de femmes et de commissaires-priseurs, je vois avec plaisir que la situation s'est bien améliorée.

L'incident était grave — il fallait trouver un expédient ;—oui,— dit-on,— une âme charitable s'est chargée d'agrandir, c'était utile ; — de réparer, c'était indispensable, — et d'embellir la maison. — A ce dernier point on avait voulu s'opposer, mais c'était la faiblesse de ladite charitable âme, et on n'avait pu s'opposer à ce côté excessif de sa générosité, sans s'exposer à en perdre le côté si utile et si urgent. — Comment, sans cela, aurait-on réussi à se tirer d'affaires, sans ressources et sans crédit qu'on était ?

— Qui est donc cette âme charitable ?

La question était vive, imprévue, à brûle-pourpoint...

— C'est un riche bourgeois, un homme très-pieux, un homme... — On déroule tout un chapelet d'épithètes pour se donner le temps de chercher un nom sur le dos duquel, si l'on peut s'exprimer ainsi, on pût, sans trop d'invraisemblance, faire tomber les magnificences suspectes qu'on n'avait pu cacher à la visiteuse inopportune. — On avait en-

core présent à l'esprit le nom du bourgeois qui avait si fort ennuyé ces dames pour ses dix francs, — on le prononça faute de mieux.

La visiteuse voulut visiter la maison, on lui dit bien qu'on craignait de la fatiguer, mais elle insista.

— Oh les beaux tapis ! dit-elle.

— C'est un présent de M. de ***.

— Ils sont très-riches.

— Trop riches ; nous aurions mieux aimé qu'il nous permît de payer nos dettes avec cet argent, mais il ne l'a pas voulu.

— Quel est ce tableau ? Je ne vous le connaissais pas. — Mais c'est un tableau de maître... Cela a de la valeur.

— C'est M. de *** qui nous l'a donné.

— Tiens... vous avez mis une grille à votre jardin...

— Oui, elle provient d'un château de M. de *** ; il l'a remplacée par un mur.

— Et ces magnifiques candélabres ?

— On les a apportés hier pendant notre absence, mais nous sommes sûres que c'est de la part de M. de ***, quoiqu'on n'en ait rien dit ; mais la sœur tourière a reconnu un de ses gens.

Le coup était paré, — loin de se fâcher, la bien-

faitrice se piqua d'émulation ; — elle venait assidûment dans la maison — elle parlait souvent de M. de ***. Enfin, elle arriva un jour toute triomphante : la piété et la générosité de M. de *** m'ont fort touchée, dit-elle, j'ai cherché ce qui pouvait lui être agréable, — à coup sûr, ce n'est pas de l'argent, puisqu'il est aussi riche que prodigue ; — j'ai des amis puissants, avec leur aide j'ai trouvé d'abord et obtenu ensuite ce qu'il y a de mieux, — j'ai demandé la croix d'honneur pour M. de ***, voici son brevet.

C'est ainsi que M. de *** reçut une des dernières croix qu'a données le pouvoir de ce temps-là.



Un marchand de comestibles vient de trouver un moyen de briser une entrave apportée à son industrie jusqu'à présent, par les prétentions tyranniques de certains membres de la famille des gallinacées.

Quand un honnête marchand de comestibles voulait vendre des crêtes de coq, — il était misérablement obligé de les demander à des coqs, — c'était rococo, rétrograde, abusif au dernier point.

Autant vaudrait obliger l'homme qui veut vendre

du vin à ne pouvoir en obtenir que de la vigne, — autant vaudrait dire que la fève d'Arabie est nécessaire pour le café, — autant empêcher l'épicier de faire de la cassonnade avec du sable.

Le susdit marchand a voulu se mettre à la hauteur des progrès du siècle, — il a jugé que la dignité de l'homme ne lui permettait pas de rester dans la dépendance du coq, — bon encore quand le coq représentait les armes du pays, — et quand sa crête était une sorte de diadème, — mais aujourd'hui, qu'il est remplacé par un autre oiseau, — il est de bon air de le traiter en puissance déchue, — le coq n'est plus qu'une volaille.

L'industriel a donc décidé de se passer de coq pour vendre des crêtes de coq, — il a fait couper des tranches de veau longues et minces, et, avec un emporte-pièce, il a découpé des crêtes de coq, plus longues, plus larges, plus épaisses, plus belles que nature en tous points, — et il les a vendues dans des boîtes soudées. — Cette industrie a été dénoncée aux tribunaux par des ennemis du progrès. — Le marchands de comestible s'est défendu en prouvant qu'il s'était ruiné à ce commerce, — et il en a été quitte pour une amende de 100 francs, — le tribunal, en considération de ses malheurs, lui faisant grâce de la prison, — ce qui m'a paru être un sar-

casme, — car la prison, c'est du temps, et un homme ruiné a à donner plus de temps que d'argent.

Il appert donc que le veau est une denrée trop chère ; — sans aucun doute, on remplacera le veau par du carton ou de vieilles tiges de bottes, — et on fera d'excellentes affaires. Les coqs auront beau réclamer, ce sera comme s'ils chantaient.

L'administration du domaine public, je crois, — a semblé récemment aux lecteurs de journaux, — ressembler un peu à Cha-ha-baam, qui, lorsqu'il donne une fête, exige qu'on s'amuse, et menace de couper la tête à ceux qui ne manifesteraient pas une joie convenable.

Un M. de R. — avait loué la chasse dans je ne sais quelle forêt de l'État. Son bail fini, M. de R. se figura qu'il n'avait plus à prendre soin de la susdite forêt ; mais l'administration en jugea autrement, et elle lui intenta un procès.

— Vous aviez loué la forêt de *** ?

— Oui.

— Pourquoi faire ?

— Pour y prendre le plaisir de la chasse.

— Très-bien, — et que faisiez-vous au temps chaud, — c'est-à-dire au mois de septembre?

— Ah!... au mois de septembre, j'étais en Auvergne, une ouverture superbe, chez M. de ...

— Très-bien, — et combien, ce mois-là, avez-vous tué de lapins dans la forêt que vous aviez louée?

— Des lapins dans la forêt que j'avais louée... mais puisque je vous dis que j'étais en Auvergne... mes fusils ne portent pas à cette distance, d'ailleurs j'ai la vue basse et ne suis pas grand tireur.

— Très-bien, — et au mois de janvier?

— Au mois de janvier, j'étais à Londres... pour des affaires.

— Et vous n'avez pas tué de lapins?

— Non, certes.

— Très-bien, — et au mois de février?

— Au mois de février, j'étais en Touraine, au mariage d'un de mes cousins.

— C'était une occasion de tuer des lapins; dans un repas de noces en province, il se peut manger beaucoup de lapins... vous en avez bien tué une cinquantaine?..,

— Pas un... je n'ai pas mis le pied dans la forêt.

— Fainéant! et au mois de mars?

— Au mois de mars... la chasse est défendue.

— Pas la chasse au lapin... le lapin est un animal nuisible, — c'est de la paresse, et pas autre chose.

— Et au mois...

— Ah ça!... c'est un interrogatoire... je vais vous aider, — en mars, avril et mai, — j'ai fait un voyage en Italie; — en juin, je suis allé enterrer un mien cousin en Bretagne; — en juillet et août, je n'ai pas quitté l'école de natation; en septembre vous savez que j'étais en Auvergne; en octobre et novembre, j'ai chassé dans ma forêt.

— A la bonne heure!... et qu'avez-vous tué?

— Quelques chevreuils et une douzaine de faisans.

— Et combien de lapins?

— Pas de lapins du tout.

— Et pourquoi cela?

— Pour trois raisons: — la première, c'est que j'aimais mieux tuer des faisans et des chevreuils que de tirer ma poudre aux lapins; la seconde, c'est que le lapin est fort difficile à tirer, que je suis myope, — peu adroit, et que de ma vie je n'ai pu en pelotter un seul; — troisièmement, je trouve le lapin un mets fade et une nourriture désagréable.

— Eh bien! alors, vous nous payerez des dommages-intérêts. Vous deviez manger les lapins, —

faute de quoi les lapins ont mangé la forêt. Il faut payer la forêt.

M. de R. a résisté, — on a plaidé, et les tribunaux ont décidé que le contrat de M. de R. l'obligeait à détruire les lapins, dont la multiplication non-seulement a été nuisible à la forêt, mais encore a fait retomber sur l'administration des réclamations des voisins dont les lapins ont mangé la récolte; — par suite de quoi, M. de R. a été condamné à des dommages-intérêts.

Ce jugement a frappé de stupéfaction les chasseurs parisiens. Ceux-ci, à l'automne, achètent des permis de chasse, s'équipent avec des vêtements qui les font reconnaître à cent pas pour des chasseurs; chacun des boutons de leur veste de chasse semble être le portrait d'une de leurs victimes; — l'un représente un lièvre, un autre un sanglier, un autre un chevreuil ou un faisan; — ils ressemblent au Huron qui porte à sa ceinture les chevelures de ses ennemis vaincus. — Hélas! de plus près, on découvre que les trophées du Huron ne sont que des perruques; — que les portraits de sangliers et de chevreuils rappellent les portraits d'ancêtres ou les médaillons de beautés du temps de Louis XV, que les parvenus trop récents ou les lovelaces trop anciens achètent tout faits aux marchands de bric-à-brac.

Ces pauvres chasseurs, qui savent combien sont lourds les carniers vides, — qui, dans la plaine Saint-Denis, se mettent quarante contre un perdreau qui leur échappe, et tuent en rentrant deux ou trois moineaux sur le rebord d'un toit, — ces chasseurs platoniques qui, lorsqu'on fait leur compte, un mois après l'ouverture de la chasse, sont forcés de reconnaître qu'il se tue, dans cet exercice, plus de chasseurs que de perdreaux ; — ces braves chasseurs parisiens, en un mot, ont été fort étonnés d'apprendre qu'il y a des endroits où il y a trop de lapins ; — que l'on peut être forcé de tuer des lapins, — et que l'on est criminel en ne les tuant pas.

Brunet est mort il y a à peine quelques mois, — Odry est mort hier. — Ces deux excellents comédiens, en effet, n'avaient plus rien à faire ici-bas. Les originaux qu'ils représentaient n'ont pas cependant disparu, mais ils ont changé de figures et d'habits.

En effet, l'avarice, la vanité, l'hypocrisie, l'égoïsme, l'avidité, sont des passions immortelles ; mais elles ont des incarnations nouvelles de temps

en temps, de temps en temps elles changent de costume et de grimace.

Jocrisse n'a plus son habit jaune et ses culottes rouges, et les mouches qu'il gobe ne sont plus attachées à son chapeau par des fils de laiton. — Jocrisse casse toujours tout ce qu'il touche, mais ce n'est plus aux porcelaines seulement qu'il se permet de toucher. — Jocrisse touche à tout, mais il touche à tout en habit noir, avec des gants jaunes, et il met des culottes de la couleur qui lui plaît. — Jocrisse se croit devenu maître, mais il n'est qu'un domestique capricieux. — Les mouches et les papillons qu'il poursuit sont au chapeau d'autrui.

Bilboquet n'a plus ce carrick noisette si célèbre. — Il est mis comme vous et moi, — aussi bien que vous et surtout mieux que moi, — qui n'ai pu être admis à la fête de l'inauguration des statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne au Havre, le conseil municipal de cette ville m'ayant déclaré trop mal mis.

Bilboquet joue à la Bourse, et ferait faire antichambre même à M. le maire de Meaux, sans s'inquiéter de savoir s'il en serait content.

On ne comprendrait plus aujourd'hui Brunet et Odry, — non que Jocrisse et Bilboquet, la bêtise et la ruse cynique, le public et le charlatan, aient dis-

paru; — mais tout cela n'a plus la figure sous laquelle ces deux comédiens célèbres l'ont vu et représenté. — A d'autres vices, à de nouveaux ridicules, il faut de nouveaux poëtes et de nouveaux acteurs. — Brunet et Odry jouant aujourd'hui Jocrisse et Bilboquet, me paraîtraient aussi étranges et aussi surannés que si on faisait reparaître à la scène l'affranchi, la nourrice et le chœur du théâtre latin.

Il y a eu de tout temps des races proscrites, maudites, haïes et persécutées. — Les juifs sont un exemple curieux d'un sort pareil. — Disséminés sur la surface de la terre, — objets des tyrannies les plus violentes, les plus arbitraires, les plus grotesques quelquefois, — ici obligés à des costumes bizarres, là soumis à des impôts exorbitants, — ayant contre eux toutes les lois et n'en ayant aucune pour eux, — eh bien! les juifs ont survécu, les juifs existent, les juifs sont puissants.

Parce que les juifs se sont fait un lien de la haine universelle, et une puissance de ce lien; — parce que de ce peuple divisé à l'infini, une même persécution a fait toujours un seul et même peuple: —

parce qu'ils ont lutté contre la haine des autres par l'amour entre eux ; — parce que les attaques sans relâche ont été pour eux ce qu'est l'attaque du loup pour les moutons épars, — ils se sont serrés les uns contre les autres.

Entre les parias de tous les temps, il est juste de compter les écrivains et les artistes. — Les écrivains sont ceux pour lesquels il y a le moins d'indulgence à espérer. — J'en ai déjà expliqué, je crois, la raison.

Chacun peut se dire : Et moi aussi j'aurais été un grand peintre, un grand musicien ; mais je n'ai pas appris.

Tandis que tout le monde a un peu appris à écrire, tout le monde a la prétention de parler et d'écrire au moins passablement.

Une des formes de la haine contre les écrivains est incontestablement l'admiration violente des morts, au moyen de laquelle on rabaisse infatigablement les vivants — Ces morts ont été accablés en leur temps sous l'admiration de leurs prédécesseurs.



Mais cette haine s'est trompée ; à force d'élever les écrivains morts pour vexer les écrivains vivants,

elle a fini par faire de la plume une grande et réelle puissance à laquelle, quoi qu'on en dise, il faut bien faire participer un peu toute la gent porte-plume, du moins ceux qui passent pour avoir quelque talent. Depuis plusieurs siècles, tout ce qui a été détruit, tout ce qui a été créé, a été détruit ou créé directement ou indirectement par la plume, c'est-à-dire par la pensée. — La pensée comprimée a une tout autre puissance que la poudre, que la vapeur, que l'air. — Elle est dans le monde moral ce qu'est l'électricité dans le monde physique ; — bien plus, la pensée a enchaîné l'électricité ; — elle l'a attelée à des voitures, elle lui ordonne de porter ses ordres aux plus grandes distances, et l'électricité obéit.

D'où vient que cette grande puissance ne serve de rien à ceux qui l'exercent ? — Les écrivains sont la fortune et la puissance, et ils n'ont ni puissance ni fortune.

D'où cela vient-il ? je vais vous le dire.

Cela vient de la haine bête et envieuse que vous avez presque tous les uns contre les autres.

Sans cette haine qui divise la massue en allumettes, votre puissance serait telle qu'elle serait dangereuse, et que toutes les libertés devraient exiger de vous des garanties.

Sans cette haine, sans cette envie, vous seriez tout ; avec cette haine, avec cette envie, vous n'êtes rien. Vous ne bénéficierez même pas de votre avilissement et de votre aplatissement ; — car on vous hait pour toute la puissance que vous pourriez avoir, et on vous manifeste cette haine sans crainte, parce que vous ne l'avez pas.

Notez bien ici que je ne parle pas politique. — Ailleurs et en autre temps, j'ai dit en politique vos erreurs, vos injustices, vos excès ; — je vous ai avertis des dangers que vous couriez, et j'ai prévu ce qui vous arriverait. — Je le répète, je ne fais ici aucune allusion politique ; je ne parle que des relations entre les écrivains et les autres hommes, entre les écrivains et les bourgeois, si vous voulez.



Avec cette grande puissance dans les mains, quelle est votre situation ? — Seuls entre tous les hommes, vous ne pouvez jamais acquérir la pro-

priété réelle et complète de vos œuvres. — Les livres de Molière, de Corneille, de Lamartine et de Hugo, n'appartiennent à leur famille que pendant quelques années ; — mais s'il plaît à un épicier hardi de faire avec ces mêmes livres des sacs et des cornets de papier, cela devient une propriété sérieuse, inattaquable, immortelle ; l'épicier la léguera à ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants et descendants jusqu'à la fin des siècles.

Si vingt ans après la mort de Hugo il plait au fils de l'épicier de faire imprimer les œuvres du poëte et de les vendre à son bénéfice, les enfants de Hugo n'ont rien à y voir ; — mais que vingt ans après la mort de l'épicier, que cent ans après la mort de l'épicier, les descendants des fils ou de la fille de Hugo, prennent à quelqu'un des descendants de l'épicier un des sacs sacriléges que l'ancêtre de ceux-ci aura faits avec quelque belle ode de Hugo, — ils auront affaire à la justice, à la loi, à la gendarmerie.



Pourquoi cela? — je vais encore vous le dire : c'est que si l'un d'entre vous, aidé par les événements, devient par hasard riche, grand et puissant, — tous les autres deviennent ses ennemis ; — c'est

que lui-même, usant de représailles, renie son passé, repousse du pied et brise l'échelle qui lui a servi à parvenir au sommet, — et ne fait rien pour la littérature.



C'est que, lorsqu'un jeune homme commence à écrire, les premières lignes que trace sa plume inhabile sont des insultes, des calomnies contre les gens de talent et de génie, qu'il veut remplacer tout de suite.

C'est que vous fabriquez et vous aiguisez sans cesse vous-mêmes des armes dont on se sert contre vous.



C'est que vous êtes une armée folle, ivre, indisciplinée, dont les derniers rangs tirent sans cesse par derrière sur les premiers.



C'est que si en France on ne sait pas mépriser, — ce qui est un des grands défauts du caractère fran-

çais, — en revanche et par une conséquence plus directe qu'elle n'en a l'air, — on ne sait pas admirer.



C'est que chacun de vous vient en aide contre les autres, à la haine envieuse et acharnée de la médiocrité; — vous savez bien que si on dit d'un portier : C'est un voleur, un infâme, un débauché, un incestueux, etc., l'auditeur demandera des preuves, et dira : Ce n'est peut-être pas vrai.

Mais imaginez contre un grand génie, contre un grand talent, contre un grand caractère contemporain les saletés les plus odieuses et les plus invraisemblables, personne ne demandera des preuves, — personne n'émettra un doute, — ça se colporte, — avec des : on dit que, — il paraît que, etc. — C'est si doux au vulgaire de se dire : je n'ai pas de génie, mais je ne suis pas un brigand, — comme tel qui fait de si beaux vers, — comme tel qui a fait une si belle action.



Et, pour en venir-là, tous les prétextes sont bons, surtout les plus mauvais.

Un monsieur a passé huit ans dans un collége, — inaperçu au collége, il est inconnu dans le monde, — il n'était pas même fort en thème, — il lui vient deux idées : la première, c'est que tous ceux qui ont été au même collége lui doivent cinq francs ; la seconde, c'est qu'il serait doux de se venger de tous ceux qui se sont fait connaître par de bons ouvrages ou des actions honorables, ou un caractère élevé ; il réunit par ordre alphabétique les sottises, les mensonges, les calomnies, qu'il a pu ramasser dans les loges de portier et dans la fange des ruisseaux, et il fait de tout cela un volume, qu'il essaye de vendre à ceux qu'il appelle ses condisciples, et cela par souscription, d'avance, c'est-à-dire avant qu'on connaisse le volume, et lorsqu'on peut croire que la souscription sera une rançon.



Tout aspirant écrivain débute par *éreinter* Hugo, Lamartine ou Dumas ; — c'est-à-dire par essayer de jeter de la boue sur ces verts et fleuris diadèmes que mettent la poésie et le génie sur les têtes préférées. — J'ai mauvaise opinion de l'avenir et du talent du jeune homme qui ne débute pas par l'ex-

cès contraire, par un peu d'idolâtrie pour les maîtres.

D'autres, et à ceux-ci je leur parle amicalement, et je désire avoir pour eux une voix persuasive et fraternelle, parce qu'ils ont, — eux, - de l'esprit et du talent.

D'autres ont fait des portraits chargés de la jeunesse des écrivains et des artistes.

Ils ont été séduits par le succès légitime qu'ont obtenu avant eux, — des peintures vraies et hardies, — de cette riche époque de la vie où l'on est pauvre, — mais où il s'exhale tant d'amour du cœur, tant de poésie du cerveau.

De cette jeunesse qui donne tant de saveur aux fruits âpres des haies, tant de grandeur et de parfum à l'amour de la première venue; mais ils ont oublié — que ces figures qu'on a aimées, étaient celles de gens pauvres, mais propres, mais honnêtes, mais généreux, ayant de trop ce qu'il faut avoir de trop à vingt ans, sous peine de ne pas avoir assez à quarante; — de gens qui buvaient de l'eau, mais en gardaient pour se laver les mains; — avaient des dettes, mais des dettes de pauvres, des

dettes de volés, — et non des dettes d'aigrefins et de voleurs.

Que dans leurs amours dans lesquelles la femme aimée n'était souvent qu'un prétexte, ils étaient trompés, mais non complices ; — qu'ils prenaient sottement et honorablement des drôlesses pour des vierges immaculées ; mais qu'ils n'auraient jamais fait de lâches concessions aux sales industries de ces créatures, et qu'ils auraient frémi d'horreur et de dégoût à l'idée de s'y associer, même par l'indifférence.

Qu'ils se rappellent bien comment ils étaient eux-mêmes, les jeunes écrivains dont je parle ; car ils ont, je le répète, de l'esprit et du talent, et quoi qu'en dise le vulgaire, cela germe et végète mieux dans un cœur honnête, — et qu'ils regrettent un peu, pour ces publications qui ont mérité du succès par l'esprit et la verve, d'avoir fait dire aux méchants, aux envieux et aux niais : — voilà comme sont ces gens-là.

On s'est plaint de la camaraderie, — où est-elle ? — Je n'ai vu qu'attroupement de soldats indisciplinés qui demandent que l'un d'eux soit nommé caporal, — et qui, lorsqu'on a obéi à leurs criailleries, se demandent : pourquoi celui-là plutôt que moi, — et se réunissent pour étouffer celui qu'on a choisi.

Que chacun réfléchisse cinq minutes à ces lignes rapides, écrites dans une auberge, pendant qu'on attelle les chevaux de la diligence.



On lit dans les journaux : « Une société s'est fondée, qui a obtenu l'autorisation d'enlever non-seulement les boues, mais toutes les ordures de Paris, — Cet enlèvement devra avoir lieu chaque nuit, avant le jour. »

Que vont devenir les chiffonniers?

Il est évident que leur profession n'existera plus aussitôt que la nouvelle société fonctionnera. Je me suis ému à cette pensée; j'ai cherché vers quelles routes allaient se diriger ces industriels, et je trouve toutes les voies déjà encombrées. Il est probable qu'ils vont se disséminer chacun au gré de son goût, ou de son aptitude, ou de son ambition. Qu'il me soit permis de donner quelques conseils à ceux entre les mains desquels, par les hasards de leur profession, tomberont les fragments de ce volume.

Vos yeux et vos esprits, incessamment tournés vers la terre, vont éprouver des éblouissements et des vertiges.

O curvæ in terras animæ, cœlestium inanes

A propos des cieux, ceux d'entre vous qui ont entendu parler des hautes destinées de l'astronome Leverrier, pourraient être tentés de s'aventurer dans cette voie. Je les avertis que l'état de trouveur de planètes est tombé dans un grand discrédit. La planète de M. Leverrier a disparu, et son étoile a filé. — On découvre tous les jours une planète ; — les grands astronomes font mieux aujourd'hui, ils ne découvrent plus de planètes eux-mêmes, ils en font découvrir par leurs élèves. Comme M. Villiaume, l'entrepreneur de mariages, qui « ne faisait luire le flambeau de l'hyménée que dans les hautes classes de la société, » annonçait en post-scriptum que *son secrétaire* plaçait des domestiques.

Si cependant, malgré mes avis, quelques-uns d'entre vous persistaient à se faire astronomes, lorsque vous aurez trouvé votre planète, comme tout le monde, cherchez-en une autre, ou ne perdez pas de vue celle que vous aurez trouvée ; ne vous occupez que du ciel, ne parlez que de l'immensité ; si vous commettez quelque erreur, il y aura dans le monde entier cinq ou six personnes qui le sauront, tandis que si, à l'exemple de M. Leverrier, vous abandonnez le ciel pour la terre, tout le monde connaîtra vos bévues, et beaucoup s'en moqueront.

Peut-être le diable vous transportera sur le dôme du palais de l'Institut, et, de là, il vous fera voir les palmes vertes et les jetons de présence, les livres parvenus à leur soixantième édition, comme ceux de M. d'Arlincourt ; les porte-crayons en or et les tabatières enrichies de diamants, les sourires provoquants de Michel Lévy, et les empressements de Blanchard, et la foule assiégeant le théâtre, et attaquant ses issues par trois phalanges, sous la forme de trois queues, qui suspendent dans tout le quartier la circulation des voitures, — et les compositeurs illustres se disputant vos opéras, vos cantates, vos romances, pour en faire la musique.

Défiez-vous de ce mirage trompeur, — vous ne voyez que l'endroit brillant de choses dont l'envers est parfois fort triste. Cependant, si votre vocation vous entraîne, si vous voulez absolument écrire, écoutez attentivement mes avis.

Craignez avant toute chose d'avoir raison trop tôt, ou d'avoir raison tout seul. — Enchérissez sur la folie du moment quelle qu'elle soit. Ne vous croyez pas obligés parce que vous aurez soutenu certaines opinions, et défendu certains principes à certaines époques, de soutenir et de défendre ces mêmes opinions et ces mêmes principes; personne ne vous en saurait gré, et beaucoup pourraient vous en faire

repentir. En France, il n'y a ni principes ni opinions, il y a des modes; les idées, les principes de l'année dernière, sont comme les chapeaux d'il y a six mois, ceux qui les portent se font rire au nez. — Frappez sans indulgence sur ceux de vos confrères qui se montreraient affublés de leurs idées et de leurs opinions d'hier; — criez à la chie-en-lit lorsqu'ils passent, et la foule criera comme vous.

N'attaquez jamais que les vaincus et les gens désarmés, — aux yeux du vulgaire, cela a l'air très-brave, et ça n'est pas dangereux; — imitez ce personnage qui figurait autrefois dans le cérémonial du sacre des rois de France. Il paraissait à cheval, armé de pied en cap, — au milieu d'une place où était le roi entouré de sa cour et de son armée; — et là, la lance en arrêt, le poing sur la hanche, d'une voix forte et terrible, il défiait au combat à outrance quiconque prétendrait contester les titres du nouveau souverain. — Eh bien! jamais il ne se présentait personne pour relever le gant du champion, — et la foule disait : Voilà un gaillard!

Si vous voulez plaire au public, acharnez-vous contre les gens de génie et de talent, répandez sur eux les médisances et les calomnies, — prêtez-leur des aventures odieuses ou ridicules, rien ne flatte

les cailloux du chemin comme de leur dire que les diamants ont des défauts, — surtout en n'ajoutant pas qu'un diamant avec des défauts est très-supérieur à un caillou qui n'en a pas. — Les cailloux sont fiers d'être grossiers, rabotteux et ternes, et ils vous en savent gré; — si vous voulez passer pour savant, ayez soin d'être pédant et ennuyeux, — sans cela, si vous vous faites lire avec plaisir, on vous traitera d'esprit léger et futile, et vous ne jouirez d'aucune considération.

Jamais les gens du monde, j'entends ceux qui composent la foule, car il est quelques exceptions, — jamais le vulgaire n'aimera les hommes supérieurs et ne leur pardonnera. Au lieu donc de vous efforcer de prendre rang parmi les hommes supérieurs, ce qui n'est donné qu'à un très-petit nombre, demande beaucoup de travail et de méditation, et surtout attire beaucoup de haines et d'avanies, fournissez au vulgaire des armes contre eux, donnez aux envieux une pâture quotidienne de calomnies et d'injures contre ces hommes, et alors on vous pardonnera, on vous aimera, on vous honorera, on vous enrichira. — Puis, lorsque vous aurez donné la volée à vos mensonges contre eux, s'ils s'avisent de répondre et de vouloir se justifier, alors criez à la vanité : — « Ces gens-là ne cessent de parler d'eux-

mêmes ; c'est une outrecuidance intolérable. » Et le vulgaire, qui ne s'ennuyait pas d'entendre parler d'eux quand vous les couvriez de mensonges et d'ordures, s'en ennuie dès qu'ils veulent se défendre et se nettoyer.

Si vous ne suivez pas la voie que je vous indique, si vous pensez qu'il ne s'agit que d'avoir du talent, de la probité, du courage, — vous éprouverez de tristes désappointements. — Je n'ai pas besoin de vous nommer ceux qui obéissent triomphalement aux préceptes que je viens de vous donner, vous les connaissez ; je veux seulement vous rappeler un écrivain qui avait essayé du système contraire, du système que je vous adjure d'éviter. Eh bien ! on trouve dans ses écrits cette phrase : « Au pis aller, je sais comment on se passe de pain. » Et cet homme, c'est Jean-Jacques Rousseau.

Mais peut-être quelques-uns d'entre vous préféreront la profession d'avocat. — Il s'y est fait de notre temps de grandes fortunes, en tous genres. — Mais il y a aussi dans cette carrière des écueils nombreux contre lesquels il est facile de se briser. Quelques-uns se disent : — Je vais étudier les lois

avec opiniâtreté, — je ne me chargerai que des bonnes causes et autres billevesées que je n'ai pas besoin de rappeler ici. — Croyez-moi, — faites-vous une spécialité. — Il y a deux hommes de palais qui ont une grande réputation et qui gagnent énormément d'argent par le procédé que voici :

Ils glissent légèrement sur la question de droit, ils ne discutent les faits qu'en passant ; — mais ce qu'ils soignent, c'est l'invective, c'est la diffamation, c'est l'outrage contre l'adversaire. Ce procédé a d'excellents résultats, et des résultats assez variés. D'abord, si j'ai pris l'un de ces deux avocats, vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'autre. — Si je gagne mon procès, c'est-à-dire si le tribunal démêlé laborieusement l'écheveau que les avocats lui ont mêlé avec soin, je n'en suis pas moins ridiculisé, insulté, calomnié, flétri dans l'opinion publique, ce qui sera pour vous, qui m'aviez intenté ce procès injuste, un grande consolation. — D'ailleurs, il arrive le plus souvent qu'avec le meilleur droit du monde, on recule, non devant la justice, mais devant les injures, les outrages et les calom ies de ces messieurs, lorsque l'adversaire vous dit franchement : Cette somme que je réclame de vous, vous ne la devez pas, mais j'aurai maître un tel qui vous étrillera de la bonne façon ; je serai

condamné, mais, dans le public, nous passerons pour deux coquins, et vous pour plus coquin que moi.

Or, comme les juges n'ont pas encore compris qu'il serait de leur dignité de ne pas permettre devant eux de pareils abus, et d'exiger que le bon droit fût un abri sûr contre les paroles et les colères vénales de la gent porte-toque, c'est un excellent métier à faire et qui n'est encore exploité que par un petit nombre. — Il arrive, par hasard, il est vrai, qu'un plaideur insulté se fâche et se livre à quelques excès ; mais c'est fort rare, et la loi, d'ailleurs, impuissante à protéger les plaideurs contre les outrages des avocats, sait très-bien punir les injures des plaideurs contre les avocats, même quand elles sont des représailles.



Mais peut-être préférez-vous le commerce? — Si c'est cette voie que vous suivez, n'allez pas imiter l'exemple de quelques négociants, qui, à force de travail et de privations, amassent en trente ans un petit avoir qui leur permet de finir leurs jours dans une modeste aisance, — qui comptent sur la bonne qualité de leurs marchandises, la probité de leurs

transactions, la modicité de leurs bénéfices, pour attirer et conserver des clients.

C'est un métier de dupe. — Prenez... ce que vous voudrez, — rien du tout, au besoin. — Annoncez-le énormément à la quatrième page des journaux, et la foule amassée, vous en débiterez prodigieusement. — Surtout, quoi que ce soit, falsifiez-le; il n'est pas de denrée si commune et si vile qu'il n'y ait quelque part quelque chose de plus commun et de plus vil à lui substituer avec avantage pour le marchand. — Après avoir fait du faux café avec de la chicorée, on faisait hier de la fausse chicorée avec de la terre. — J'ignore ce qu'on mèle à la terre aujourd'hui, — mais je suis convaincu qu'on ne s'en est pas tenu là. — La chose une fois falsifiée, vendez-la à faux poids ou à fausse mesure. — Par ce moyen, en donnant très-peu d'une denrée déjà mélangée d'autre chose, vous arrivez à ne livrer presque rien en échange d'une somme égale à celle qui vous serait donnée pour la mesure légale d'une marchandise sincère et sans mélange.

Si vous êtes pris de temps en temps, comme cela ne s'appelle pas voler, mais sophistiquer, vous n'êtes pas déshonoré pour cela, et l'amende que vous encourez n'ébrèche que faiblement vos bénéfices; vous en êtes quitte, d'ailleurs, pour mélanger encore un

peu plus, afin de vous rattraper. — Ne perdez surtout jamais de vue ceci : il n'y a pas de mal à voler, pourvu que l'on vole assez pour que les autres aient l'espoir de vous sous-voler quelque chose.

Je ne pousserai pas plus loin, ô classe dépossédée des ordures de la ville, la nomenclature des carrières que vous pourrez suivre, et des obstacles et des écueils que chacune vous présentera, — seulement, n'oubliez pas ces principes généraux : — Quoi que vous fassiez, continuez à chercher votre vie dans les ordures, c'est encore le plus certain, — c'est un fonds qui ne manque jamais, — ne sacrifiez l'argent à rien, et sacrifiez tout à l'argent, — personne ne vous saura gré du désintéressement; — le plus grand nombre vous méprisera de n'être pas riche, parce qu'il n'espérera rien vous prendre; — les meilleurs auront peur de vous, et croiront que vous allez peut-être leur demander quelque chose.



N'allez pas croire, cependant, que je suis de ces philosophes chagrins, qui crient sans cesse contre leur siècle, et assomment leurs contemporains avec l'éloge des temps et des hommes qui les ont précé-

dés. Je ne veux pas vous laisser cette opinion dans le dernier, peut-être, de mes écrits qui tombera entre vos mains. Non, je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui plus de coquins, de gredins, de filous, d'hypocrites, de traîtres, de fanfarons et de lâches qu'à telle ou telle autre époque ; — je sais bien que beaucoup de gens et de très-braves gens ne sont pas de mon avis, — mais, en revanche, j'en suis beaucoup ; — les hommes sont toujours à peu près les mêmes, ils sont menés par trois ou quatre passions qui n'ont jamais changé ; — la plupart des hommes naissent à moitié bons, à moitié méchants, — à moitié honnêtes, à moitié voleurs, — à moitié intelligents, à moitié bêtes ; — ces éléments luttent un peu, puis les événements décident. Il y a autant de mauvais à une époque qu'à une autre ; seulement les hommes sont comme le grain dans un van, il y a des moments où c'est le bon grain qui est dessus, et d'autres où c'est la paille et le grain avarié.



Un moribond demande un religieux. — Mon père, lui dit-il, quand on doit se mettre en route pour le

grand voyage, le mieux est, je pense, de ne pas partir trop chargé, — je voudrais que vous pussiez me débarrasser d'une partie de mon bagage qui m'inquiète ; j'ai fait des livres, mon père ; ne reculez pas d'horreur à ce mot...

— Je ne recule pas, mon fils, je me mouche.

— Ces livres, mon père, ont, je le crains, causé bien du mal ; pourrez-vous me donner l'absolution du crime que j'ai fait en les écrivant ? — D'abord, quelles sont les peines qu'encourent dans l'autre vie les auteurs de mauvais livres ?

— Je n'en sais pas si long, mon fils ; — mais j'ai lu dans un casuiste que la peine ne dure que pendant le temps que le livre continue à faire du mal : — quand il s'arrête dans sa marche, quand son poison est affaibli, quand la curiosité est amortie, quand enfin on ne le lit plus..... De plus, elle doit être proportionnée au mal produit, — au triste succès qu'aura eu l'ouvrage condamnable, à sa propagation.

— Oh ! mon père, alors je suis bien coupable ; mes livres ont eu un immense succès, et ils ne le devaient pas à une mode, à un engouement éphémère ; on disait que le style et la forme l'emportaient encore sur le fonds.

— C'est égal, mon fils, ne désespérez pas, tout

cela n'a qu'un temps, le vent de l'oubli fait tomber ces feuilles comme le vent du nord les feuilles des arbres.

— Vous ne savez pas, mon père, que le style rend les livres immortels. — et je crains bien que le châtiment ne le soit aussi.

— Voyons, mon fils, dites-moi les titres de ces affreux ouvrages.

— Mon père, il y a un drame appelé ***, et un roman intitulé ***.

— Réjouissez-vous, mon fils, je n'en ai jamais entendu parler, l'œuvre coupable n'est pas aussi répandue que vous l'aviez craint.

— Oh ! si, mon père, il y a eu trois éditions.

— C'est plus grave... mais alors le nom d'un si grand pécheur a déjà dû me faire frémir.

— Mon nom n'est que trop connu, mon père.

— Avouez-le-moi ; la honte que vous en éprouverez sera un commencement d'expiation.

— Je l'ose à peine.

— Du courage, mon fils.

— Mon père, vous ne serez pas effrayé de cette triste célébrité ..

— Mon fils, le repentir efface tout.

— Eh bien !... je m'appelle... vous n'allez pas fuir mon lit et m'abandonner ?

— J'en suis incapable, et ce serait manquer à un de mes devoirs les plus sacrés.

— Eh bien !... je m'appelle... moi, qui ai été si fier de la renommée attachée à ce nom... aujourd'hui, j'ose à peine le prononcer.

— Il le faut, mon fils.

— Eh bien ! je m'appelle ***.

— C'est la première fois que ce nom frappe mon oreille.

— Quoi ! vous n'avez jamais entendu parler de M***, l'auteur de *** et de *** !

— Jamais, mon fils.

— Vous vivez donc dans un désert ?

— Non, mon fils, et de plus j'ai souvent à m'accuser d'un peu trop de curiosité et même d'intérêt à l'égard de la littérature mondaine ; — rassurez-vous donc, mon cher fils, vous vous étiez exagéré le mal, votre nom et vos livres sont à peu près innocents...

— Quoi ! après trois éditions ! et les éloges qu'on en a faits dans les journaux. — Ouvrez le tiroir, mon père, et vous verrez... j'ai gardé tous les articles.

— Peu importe, mon fils, vous pouvez vous en fier à moi, — vous êtes assez heureux pour que votre nom et vos ouvrages n'aient fait que peu ou point de mal et soient restés dans le néant.

— Ah ça, mon père, êtes-vous venu ici pour me dire des choses désagréables?

— Moi, mon fils, Dieu m'en garde, je suis venu pour soulager la conscience d'un pécheur, et l'empêcher de douter de la miséricorde divine.

— Et vous prétendez que je n'ai ni réputation ni talent.

— Je ne dis pas cela, mon fils.

— A vous entendre, ce serait une mauvaise pièce que ***, qui a eu trente-huit représentations, après trois desquelles on a demandé l'auteur.

— C'est possible...

C'est, sans doute aussi, selon vous, un livre médiocre que ***, qui a eu trois éditions, et pour lequel on a mis sur les murs de Paris, des affiches de six pieds de haut.

— Je ne dis pas le contraire.

— C'est-à-dire que, suivant vous, mes ouvrages sont restés chez le libraire ou sur le parapet des quais.

— Calmez-vous.

— Qu'ils n'ont servi qu'à envelopper les denrées de l'épicier.

— Soyez donc raisonnable.

— C'est vous qui êtes un ignorant et un illettré. — Pierre, Marie, arrivez vite et renvoyez monsieur,

Il y a eu quelques débats, dit-on, entre les membres du jury pour l'admission à l'exposition de peinture ; — quelques membres ne voulaient pas admettre des tableaux qui reproduisaient des scènes des dernières agitations civiles ; — la majorité a été pour l'admission. — En 1848, après les tristes journées de juin, lorsqu'il fut question de décerner des récompenses, et lorsqu'on vit affluer les demandes de croix, je dis : quand il s'agit de guerre civile, le ruban de la croix est noir, et on ne le porte pas.

Et je citai les paroles de Lucain :

Usque adeo miserum est civili vincere bello.

mais aujourd'hui, je ne dois pas me mêler de politique.

Je parlais tout à l'heure des relations respectives du juge et de l'avocat, — il semble voir une de ces images collées sur du bois et que l'on appelle des patiences ; — on tire l'image de la boîte et on la sépare en toutes sortes de petits morceaux bizarres, en deux cents parcelles irrégulières, on mêle de son

mieux les morceaux, et il faut que le juge refasse la figure et l'image.

Un jurisconsulte, du nom de Chardon, avait fait un ouvrage sur le *Dol* et la *Fraude*.—Cet ouvrage renfermait toutes les formes imaginées par les hommes pour se tromper les uns les autres ; c'était un curieux recueil des ruses de guerre de la paix. M. Bedaride vient de publier un nouvel ouvrage sur le même sujet ; — cet avocat établit l'opportunité de sa publicité sur ceci, que le livre de M. Chardon est aujourd'hui, grâce aux progrès de l'industrie, tout à fait incomplet et insuffisant ; qu'un nombre considérable de ruses nouvelles, de fraudes inédites, ont été imaginées depuis la dernière édition du livre de M. Chardon, lequel aujourd'hui est à l'art de faire passer l'argent d'autrui dans sa poche, art alors informe, barbare et dans l'enfance, ce que serait à l'art d'écrire et à la langue française un dictionnaire du douzième siècle, s'il y en avait un ; ce que serait à la locomotion un ouvrage antérieur à la vapeur ; ce que serait relativement à la navigation un livre didactique du temps de Priam.

Nos pères nous étaient ridiculement inférieurs

sous le rapport de la fraude et du vol. En lisant le livre de M. Chardon, on sourit de pitié de la naïveté de leurs procédés ; les enfants de douze ans dédaigneraient aujourd'hui ces procédés grossiers, qui, d'ailleurs, n'attraperaient plus personne. Autrefois, il y avait deux classes de gens : les fripons et les dupes ; mais aujourd'hui que tout le monde fait des affaires, aujourd'hui que l'égalité de dépenses rend nécessaire l'égalité des recettes à tout prix, aujourd'hui les choses se passent entre gens *adroits* qui essayent de se tromper les uns les autres. — Quand M. Bosco sait qu'il doit travailler devant M. Comte, il choisit entre ses tours, et cherche à imaginer des combinaisons nouvelles, laissant de côté certains exercices qui peuvent émerveiller le vulgaire, mais qui feraient hausser les épaules à son illustre confrère. — Quand Robert Macaire et le baron de Wormspire jouent à l'écarté, ils ne tardent pas à s'apercevoir tous les deux que chacun retourne le roi et a cinq atouts dans son jeu chaque fois qu'il a les cartes dans la main. — Robert Macaire se lève et dit : « Assez joué, monsieur le baron, nous ne nous ferons rien. » Et, en effet, tous deux passent à de nouveaux exercices, et s'occupent d'Éloa.

Le nouveau livre de M. Bedaride sur le dol et la fraude se compose de trois volumes chacun de sept

cents pages, — et notez qu'il ne s'agit que de la fraude en matière civile et commerciale. — L'auteur n'a pas voulu, et moi je ne peux pas ici parler de la fraude et du dol en matière politique.



On écrit du département du Loiret, que la fête de Jeanne d'Arc a été célébrée, cette année, avec la modestie du programme traditionnel. — C'est pour cette pauvre et héroïque fille que l'on peut dire sans métaphore ce qu'on a dit au figuré des hommes qui se dévouent au service de l'humanité ou de leur pays : — « On les loue où ils ne sont pas, mais on les brûle où ils sont. — *Laudantur ubi non sunt ; cremantur ubi sunt.* »

L'homme de talent, l'homme de génie, l'homme de cœur, obtiennent difficilement de leurs contemporains le pardon des services qu'ils leur rendent, des dévouements qu'ils leur offrent ; — mais quand ils sont morts, quand ils ne sont plus là pour jouir de leur gloire, ceux qui pensent en hériter s'empressent de la reconnaître. — Le Havre élève une statue à Bernardin de Saint-Pierre, qui a laissé dans ses écrits des plaintes sur l'indifférence de sa ville natale pendant sa vie ; le Havre n'aurait pas voulu

reconnaître la supériorité d'un homme de génie vivant, sur son aristocratie de marchands ; — mais Bernardin est mort, la ville hérite de sa gloire, — et les bourgeois du Havre se disent : « Voilà comme nous sommes, nous autres Havrais, nous faisons *Paul et Virginie*, nous écrivons la *Chaumière indienne*, nous rêvons les *Harmonies de la Nature.* »

Et, pour bien prouver que rien n'est changé, et qu'on ne pardonne le talent que lorsqu'il est expié par la mort, on ne mentionne même pas, dans les toasts du banquet, David (d'Angers), qui a fait sans rétribution, qui a donné généreusement à la ville la statue que l'on vient d'inaugurer avec pompe. Si David était du Havre, et s'il était mort, — il viendrait un jour où on mettrait sur une place sa statue, — et on dirait avec enthousiasme : « Voilà comme nous sommes, nous autres Havrais, nous donnons notre talent et notre bronze, nous sommes habiles et généreux. »

Il n'est pas mauvais, pour en revenir à Jeanne d'Arc, de rejeter autant que possible sur les étrangers l'infamie du supplice de cette fille héroïque ; mais il ne faut pas oublier non plus cependant que ce fut un Français, Cauchon, évêque de Beauvais, qui se montra le plus acharné des juges de la pucelle d'Orléans.

Les Français se chargent volontiers eux-mêmes d'abandonner, d'oublier, de diffamer ceux qui se dévouent pour leur salut.



Il faut croire que les femmes ont reconnu une chose que l'attrait irrésistible qu'elles ont pour nous nous empêche de voir.—C'est que la femme est un être en général difforme et mal bâti. — En effet. ces pauvres créatures n'osent se montrer en public sans enfermer et ficeler leur corps comme on entoure de bandelettes une jambe cassée ou sillonnée de varices,—comme on impose un brodequin en fer à un malheureux affligé d'un pied-bot.

Les femmes se trouvent si misérablement construites, elles jugent leur forme naturelle si désagréable à l'œil, qu'elles ne reculent pas. pour la changer, devant les expédients les plus malsains et les plus douloureux ; — qu'elles essayent sans relâche, avec des efforts qui auraient fait hésiter des martyrs, de se repétrir et de se refaire. Seulement elles paraissent, pour la plupart, se tromper sur un point : une personne qui croit pour plaire et pour être bien faite, ou du moins pour ne pas choquer et affliger les regards, devoir se sangler au point de

se meurtrir la chair, de se déplacer les côtes, devrait en tirer la conséquence qu'elle a été fort maltraitée par la nature, et montrer une modestie et une humilité fort grandes d'être réduite à ces déplorables, à ces laborieux expédients, à ces supplices volontaires. — Loin de là, la femme qui se sent le plus gênée dans son corset, la femme qui est si serrée qu'elle ne peut ni manger ni respirer, la femme qui en ressent des maux d'estomac, qui entend craquer ses côtes sous la pression des baleines et de l'acier, la femme qui voit se former des calus et un durillon autour du corps à la place de la peau fine, souple et douce que la nature lui avait donnée, celle-là seulement se croit bien faite, en est fière et est enviée par les autres.

Si une femme ayant la conscience de sa beauté s'avisait de sortir sans être cerclée comme une futaille, et ficelée comme un saucisson, on crierait à l'indécence.

Ou renoncez à ne produire aux yeux qu'un corps artificiel, un corps refait, corrigé, diminué par-ci, augmenté par-là, — ou avouez-vous à vous-mêmes que vous êtes de pauvres êtres informes ou difformes, — qui n'oseriez à aucun prix vous laisser voir telles que vous êtes, comme font les hommes, ces êtres privilégiés, qui peuvent sans honte se montrer

comme la nature les a construits, — et alors soyez humbles, soumises, comme il convient au sexe le plus maltraité et le plus laid, faites-nous la cour, et efforcez-vous, à force de soins et de dévouement, de nous faire oublier vos imperfections physiques.

Frémissez en prenant un mari ou un amant, auxquels il faudra révéler la vérité.

Mais non, chères femmes, secouez donc une fois le joug des laides, des vieilles et des bossues, — soyez donc belles de votre jeunesse et de votre beauté, — n'acceptez pas ces modes, ces lois draconiennes, qui vous imposent des machines douloureuses et ridicules, lesquelles, inventées pour dissimuler les imperfections des unes, dissimulent en même temps les charmes des autres, ne permettez plus à quelques femmes de cacher en même temps que leurs gros et grands pieds vos pieds petits et étroits sous les mêmes jupes traînantes. — Que les obèses ou les décharnées et les contrefaites aient recours à l'artifice, aux mensonges, aux tortures des corsets pour réparer ou cacher leurs infirmités; mais refusez tout net, vous, les belles, de vous affubler des mêmes engins qui cacheraient vos attraits.

Si les femmes qui n'ont pas de dents ou qui ont des dents gâtées, disaient : on ne sourira plus, le sourire sera réputé indécent et de mauvais ton; —

celles qui ont la bouche pleine de perles s'insurgeraient et riraient de cette prétention au point de montrer leurs dernières molaires.

Si les chauves édictaient : toute femme qui montrera des cheveux sera considérée comme de mauvaise compagnie et de mœurs suspectes ; — celles qui ont reçu ou gardé ces belles crinières noires ou fauves, dont les poils fins forment les plus fortes et les plus inflexibles chaînes de fer ou d'or dont il soit donné à l'homme d'être garrotté ; — celles-ci, dis-je, jetteraient leurs chapeaux par-dessus les moulins, et laisseraient flotter leurs chevelures souples, drues et ondoyantes.

Et vous, qui n'avez besoin ni de simuler des formes absentes, ni d'étayer des formes trop pesantes, ni de rectifier, ni de déplacer et de replacer aucun de vos charmes, — vous laisseriez plus longtemps enfermer dans les mêmes boîtes et votre beauté et la laideur des autres? — Allons donc ! que les belles se montrent braves, qu'elles sachent donc que c'est à elles à donner la loi et non à la recevoir. — Assez et trop longtemps la laideur, le mensonge, la perfidie ont régné sur la terre, — que ce soit au tour de la beauté, de la vérité et de la sincérité ; — laissez les corsets, leurs mensonges et leurs tortures à celles qui ne peuvent pas s'en passer.

Messieurs les avocats généraux, substituts, etc., — membres du parquet et de la magistrature non assise, — c'est ainsi qu'on vous appelle, je crois, dans la langue du palais, — vous avez eu de tous temps une grande latitude dans le choix de vos preuves et dans l'arrangement de votre argumentation ; — il est, cependant, depuis quelque temps, une plaisanterie qui va jusqu'à l'abus, et qu'il importe de signaler.

Les criminels, assassins, empoisonneurs, etc., obéissent beaucoup plus à leurs passions et à leurs intérêts qu'aux livres qu'ils lisent, — d'autant plus qu'entre ces messieurs, *trois sur cinq* ne savent pas lire.

Cependant, quand un homme a tué son père, ou coupé sa sœur en morceaux, si l'on trouve des livres chez lui, le ministère public choisit parmi ces livres ceux qui ne lui plaisent pas, et fait retomber le crime sur les auteurs des susdits volumes.

Cela pourrait servir d'argument spécieux, si à chaque crime on constatait les livres lus par le coupable; — mais si le coupable a de bons livres, ou n'a pas de livres du tout, on n'en parle pas. — En général,

on n'argumente que des livres politiques, — or, si je n'ai pas le droit de parler de politique ici, je puis toujours dire, sans inconvénient, que la justice en a encore moins le droit que moi, quand ce n'est pas un crime politique qui lui est déféré, c'est-à-dire que la justice ne doit pas, dans l'intérêt de sa dignité surtout, augmenter les craintes et les doutes qu'elle inspire parfois aux esprits pusillanimes, en se plaçant dans les rangs d'un parti, et en se prononçant dans les divisions politiques. — La justice doit tenir sa balance assez haut, pour que les agitations politiques du pays passent par dessous. — *Potin* est accusé d'avoir tué son père, — ce n'est pas la première fois qu'un monstre tue son père, et ces tristes exemples se sont manifestés longtemps avant les écrits de Fourier et de M. Louis Blanc, auxquels l'acte d'accusation attribue en quelque sorte, en partie, le crime de Potin. — Fourier, le plus souvent rêveur, et quelquefois absurde, était aussi un grand philosophe, un grand écrivain et un parfait honnête homme. — Fourier a vécu volontairement pauvre toute sa vie, — contrairement aux philosophes modernes, — exemple, M. Cousin, qui refusa, il y a quelques années, avec tant de hauteur, « un titre vain, » c'est-à-dire des honneurs sans appointements.

Ce n'est pas non plus dans les ouvrages de M. Louis

Blanc, caractère remuant, ambitieux, dangereux même, que j'ai combattu en son temps, que Potin a trouvé l'idée d'assassiner son père, M. Louis Blanc a été un modèle d'amour filial, et a soutenu, par un travail opiniâtre, son père pauvre et infirme pendant de longues années. — L'auteur de l'acte d'accusation a donc commis une erreur et une injustice ; — il ne faut pas oublier non plus que madame Lydie Fougnies, acquittée par le jury, a manqué au moins, cependant, de dévouement lorsqu'elle a vu tuer son frère sous ses yeux, par la main de son mari, auquel elle donnait ensuite de petits noms, ce qui ne l'a pas empêchée plus tard de le charger pendant le procès et de contribuer à lui faire couper la tête, — avec un courage dont une très-petite partie aurait suffi pour sauver son frère.

Eh bien ! — son avocat a pu établir aux débats que madame Lydie Fougnies faisait une lecture habituelle de Bossuet.

Dans l'autre affaire, d'après les témoins, il a fallu ajouter que Potin était sombre, irritable et cupide. — Ces qualités ont suffi, de tout temps, pour rendre criminels beaucoup de gens qui n'ont lu ni M. Louis Blanc ni Fourier.

Il est curieux de voir certains écrivains parler « du monde, » des « gens du monde, » et surtout d'observer les révolutions survenues dans leurs façons réelles de penser, au moins de s'exprimer à ce sujet.

En 1829, — et cela a duré quelques années, — il n'était pas commode d'être ce qu'on appelle « d'un sang noble, » dans les romans et dans les drames surtout. — Les scélérats étaient tous titrés ; le titre suivait la progression du crime. — S'il paraissait un baron sur la scène de l'Ambigu et de la Gaîté, il pouvait n'être qu'un filou, mais il ne pouvait pas être moins ; — un comte était assassin ; — quand il y avait un rôle de marquis, on savait d'avance qu'il tricherait au jeu et qu'il assassinerait un ami. — Les parricides, les incendiaires, avaient droit au titre de duc.

Dans la critique, il était réputé grotesque d'être noble, — M. de Cormenin était fort humilié lorsqu'on l'appelait vicomte, et on sait que d'attaques à la royauté il dût copier dans P. L. Courrier pour se faire pardonner cette tache. Notez que cette flétrissure avait été sollicitée par lui, tandis que je pus,

dans une autre circonstance, plaider les circonstances atténuantes en faveur de Victor Hugo, quand on découvrit qu'il était également vicomte; mais j'eus beau dire que ce n'était pas sa faute, que c'était de naissance; — un journal qui ne l'aimait pas, dit à propos de cette découverte : « M. Hugo est vicomte, il ne lui manquait plus que ça. »

En vain je fis remarquer que M. Hugo avait eu l'orgueil de n'en jamais parler, et que c'était par accident que l'on découvrait qu'il était vicomte. — Au bout de trente ans de célébrité, — cela lui fit du tort dans l'opinion.

Aujourd'hui, qu'on a tout cassé et tout déchiré, presque tout le monde s'occupe à ramasser des morceaux et des lambeaux pour les recoller, les rassembler, les recoudre et s'en faire des écussons et des manteaux. Aujourd'hui, beaucoup même parmi les écrivains, s'affublent de titres qu'on avait ignorés jusqu'ici, sans penser que ces choses-là vont aussi bien à ceux qui les ont naturellement; — mais que les titres postiches vont à ceux qui les portent, comme une perruque imite des cheveux.

Par exemple, Dumas est marquis, — il a trouvé ça un jour dans de vieux papiers, — il a essayé son titre, comme il aurait essayé la culotte gorge de pigeon et l'épée en verrouil oubliée dans le grenier

d'un ancêtre ; — il a vu que ça lui allait mal, et il a remis le tout au grenier.

En effet, qu'y aurait-il gagné ? — que l'on annonce dans un salon, en même temps, M. le marquis de la Pailleterie et M. Alexandre Dumas, — et vous verrez lequel de ces noms excitera le plus l'attention, l'admiration et l'envie. Cela n'a servi de rien à Dumas de découvrir qu'il était marquis de la Pailleterie ; mais quelle bonne affaire ce serait pour un marquis de la Pailleterie de se découvrir un jour le talent, la verve, l'abondance inépuisable, l'esprit infatigable d'Alexandre Dumas.

Je disais donc que quelques écrivains veulent à tout prix avoir l'air d'être « du monde, » et que, à tout propos, ils laissent voir à ce sujet de fâcheuses prétentions, une vanité par trop humble. — Tel brave garçon se laisse égarer jusqu'à raconter le bonheur qu'il a eu pour la première fois, récemment, d'être admis dans un salon, dans un salon « du monde, » à trente-huit ans ; — de voir pour la première fois des « femmes du monde ; » il raconte, et sa timidité, et son embarras et sa gaucherie ; mais on a daigné le mettre à son aise, il est reconnaissant et enivré ; — c'est d'un bon naturel, mais ça n'est pas poli pour les gens qu'on a connus jusque-là ; on pourrait lui dire à propos « du

monde, » ce qu'un mahométan disait à un pauvre homme ; « Vous allez chez les riches, craignez de vous manquer de recpect. »

On ne trouve régulièrement le printemps si triste périodiquement que parce que nous avons dans l'esprit l'image d'un printemps traduit du grec et du latin. Nous attendons chaque année à Paris le printemps des thèmes, c'est-à-dire le printemps d'Athènes et de Naples ; c'est en Grèce et en Italie, en effet, que le mois de mai est le mois des roses ; — Anacréon a le droit de l'appeler ainsi ; mais M. de Béranger doit commencer à savoir à quoi s'en tenir dans sa retraite de Passy.

Les thèmes et les versions ont, sur le jugement et sur la vie, plus d'influence qu'on ne prend la peine de le remarquer d'ordinaire. Grâce au latin, nous appelons encore et les mois et les jours de la semaine de toutes sortes de noms absurdes. — Dans notre ridicule calendrier, nous donnons obstinément le nom de septième mois (septembre), à celui qui est pour nous le neuvième ; — nous appelons huitième mois celui qui est le dixième, — et neuvième et dixième mois, — novembre et décembre,

— les deux mois qui, si vous comptez sur vos doigts, — sont le onzième et le douzième de notre année.

Notre semaine présente un mélange de christianisme et de paganisme qui va jusqu'au grotesque; — ainsi, en traduisant le nom de chaque jour, et en y ajoutant le nom du saint ou de la sainte dont on commémore ce jour-là la fête, il faut dire : — lundi, jour de Vesta et de sainte Ursule; — mardi, jour de Mars et de saint Pierre; — mercredi, jour de Mercure et de saint André; — jeudi, jour de Jupiter et de sainte Madeleine; — vendredi, jour de Vénus et de sainte Marie; — c'est sans aucun doute ce tohu bohu bizarre qui a donné à Parny l'idée de sa *Guerre des dieux*.

On a beaucoup trop tourné en ridicule le calendrier révolutionnaire; — on a fait semblant de croire que si les noms des saints avaient été remplacés par des noms de légumes, c'était une tentative pour ramener le culte des légumes que professaient, dit-on, les Égyptiens, et pour donner une carotte et un artichaut pour patrons aux jeunes citoyens français.

Il n'en était rien; — on n'était pas obligé d'appeler pour cela les enfants, ni panais ni betterave. — On avait placé dans chaque mois les noms des

fruits et des légumes que la Providence, dans sa paternelle magnificence, donne à l'homme à cette époque ; — on avait intercalé les noms des instruments d'agriculture et des outils.

Je ne nie pas l'utilité de savoir quel jour on doit fêter sainte Pétronille, saint Cloud, saint Barnabé ou saint Bonaventure, dont on aurait pu, à la rigueur, laisser les noms sur une troisième ligne ; — mais je ne vois rien d'irréligieux à rappeler qu'à cette époque il faut remercier Dieu de nous avoir donné le froment. C'était d'abord mettre dans les esprits une connaissance utile ; et ensuite, à l'imitation des Égyptiens, si vous voulez, auxquels Moïse a pris bien d'autres choses, c'était consacrer chaque jour à un sentiment de reconnaissance pour un des bienfaits de la Divinité ; c'était célébrer chaque jour la bonté divine, l'agriculture et le travail.

Il me semble que ce n'était ni aussi bête ni aussi immoral qu'on a bien voulu le dire et l'imprimer. Les noms des mois vous disaient : en ce mois-là la terre revêt sa belle parure verte, — en celui-ci elle se couvre de moissons dorées, — en cet autre on va dans les vignes cueillir en chantant les grappes mûres, — et en cet autre, la terre est couverte et parfumée de fleurs. Dieu soit béni. Il me semble que c'est tout aussi intéressant pour le moins que

de dire : — ce mois est consacré à Janus, — en celui-ci on fait des sacrifices à Pluton et aux Euménides. — Voici le mois de Jules et le mois d'Auguste, — je ne répète pas les observations sur le douzième mois, appelé dixième mois, etc.

Je vous disais tout à l'heure qu'on ne conseillait à personne, du temps du calendrier réformé, d'appeler sa fille *radis rose* ou son fils *salsifis*. — Maintenant, que cela ait eu lieu quelquefois, je me garderais bien de le nier, ce serait prétendre qu'il y a une époque dans l'histoire où il n'y aurait eu ni sots ni imbéciles allant toujours au delà du but. — Sous le règne non-seulement de chaque roi, mais aussi de chaque mode et de chaque erreur, il y a eu des noms qui ont été par l'enthousiasme ignorant des parents, imposés à tous les enfants nés pendant la durée dudit règne ; — comparez les dates et les extraits de baptême, et demandez vous si l'on n'a pas nommé un peu trop de Louis et un peu trop de Napoléons.

Ce n'est pas le seul reproche qu'il y ait à faire aux thèmes et aux versions, que le reproche de donner des idées fausses sur les productions de la nature, et de faire conserver dans l'usage des mots qui disent autre chose que ce qu'ils devraient dire.

Au collége, on nous fait admirer le courage, la

fermeté, le désintéressement, l'amour de la liberté, la fidélité aux serments, l'obéissance aux lois.

On nous présente comme modèles, — Horatius Coclès, qui défend seul un pont contre une armée; les sénateurs romains se faisant tuer par les Gaulois sur leur chaire curule ; Fabricius, ne laissant pas de quoi se faire enterrer ; Scœvola qui brûle sa main pour la punir de n'avoir pas su immoler le tyran de sa patrie; Régulus retournant à Carthage où il a promis d'aller subir un horrible supplice; — Fabius, — dictateur, retournant à la charrue où on était venu le chercher, et ne gardant que quelques jours le pouvoir qu'on lui avait confié sans limites ; — les éphores spartiates condamnant le roi Agis à l'amende pour une infraction à une ordonnance de police; — Dracon se perçant de son épée à la tribune où on lui fait remarquer qu'il a enfreint la loi d'Athènes.

Dans la vie, ensuite, qui voit-on prospérer? — non pas le courage, mais la couardise ; — non pas la fermeté, mais la mobilité; — non pas le désintéressement, mais l'avidité; — non pas l'amour de la liberté, mais l'inquiétude qui fait parfois qu'on veut changer de maître, mais l'inconstance qui fait qu'on épouse successivement les causes les plus opposées, et qu'on ne les épouse pas sans dot, mariages marmiteux, qui ne déshonorent personne, dans ce pays

où on ne sait pas mépriser, non pas la fidélité aux serments, mais la vénalité; — non pas l'obéissance aux lois, mais le mépris des lois, des constitutions, des codes, etc.

Je ne veux nommer personne ; en ce moment, je suis loin de l'endroit où paraissent ces lignes, et je m'impose à moi-même de sévères restrictions. — J'ai fait pendant quinze ans une guerre assez rude, non-seulement aux vices, mais aux vicieux; non-seulement à l'absurdité, mais aux sots; — mais, en ce temps-là, je n'étais jamais à plus de soixante lieues de ceux que j'attaquais, et au besoin je faisais au moins la moitié du chemin pour demander pardon d'une erreur ou la rectifier, ou pour maintenir une vérité et la soutenir.

Mais, à coup sûr, ce ne sont ni Décius, ni Fabricius, ni les sénateurs romains, ni Régulus, ni Dracon.

J'ai fait dans le temps le relevé des vertus romaines et des héros dont on nous fait traduire les actes et les paroles. — Il y a dans les vingt premières pages de Tite-Live, pour celui de nos contemporains qui se livrerait à l'imitation des anciens, quelque chose comme cent cinquante ans de travaux forcés; — je ne parle pas de la peine de mort, ni des condamnations à perpétuité.



C'est une singulière confusion et une remarquable absurdité que d'entendre parler de liberté un peuple qui chaque jour augmente et multiplie ses besoins.

On a démenti dans les journaux l'intention que l'on avait prêtée au gouvernement de faire des notaires, des magistrats, avec un traitement fixe. — Comme je revendique de temps en temps la paternité de certaines mesures que le temps, qui les mûrit comme le soleil les fruits, oblige enfin d'adopter, — je dois accepter aussi la responsabilité de celles que je conseille et qui ne sont pas adoptées, — d'autant que, dans le cas présent, je ne change nullement d'avis.

Je voudrais, — et je l'ai demandé à deux époques différentes, — que non-seulement les notaires et les avoués, mais aussi, et surtout les huissiers, fussent des magistrats d'ordre différent, mais recevant des appointements fixes comme les autres magistrats.

Quelle anomalie étrange ! on a détruit la vénalité des charges, qui faisait dire à un roi de France : « Nous vendons la justice en gros aux magistrats, et ils la revendent en détail. »

On a supprimé *les épices;* — on a voulu que les hommes les plus élevés dans l'ordre judiciaire n'eussent aucun intérêt à faire naître, à prolonger les procès; on s'est sagement défié de l'homme, même quand l'homme est magistrat, c'est-à-dire lorsqu'il donne le plus de garanties de lumières, de probité et de respect pour ses redoutables devoirs, — et on n'a pas témoigné la même défiance à d'humbles quasi-fonctionnaires, qui exercent un métier triste et peu considéré, et en conséquence par lequel on se croit d'autant moins obligé, — un métier que l'on ne prend évidemment que par impuissance de s'élever à la profession d'avoué ou de notaire, et par un vif désir de gagner de l'argent. — — Les exemples de frais d'huissier dépassant du double et au delà la somme objet des poursuites, sous cent prétextes bizarres et barbares, ne sont que trop communs. — C'est la réalisation la plus brutale, la plus littérale de la fable de la Fontaine *l'Huître et les Plaideurs.* — J'ai vu, il y a deux ans encore, et ce n'est pas une rareté, — un pauvre diable poursuivant un autre pauvre diable pour une

somme de cent cinquante écus. — L'huissier fait vendre une bicoque que possédait le débiteur ; — mais les frais s'élèvent à neuf cent soixante francs. — La chaumine n'est vendue que six cents francs ; — le débiteur est ruiné et sans asile, le créancier perd ses cent cinquante écus, et redoit trois cent soixante francs, pour lesquels on lui a fait faire un billet au nom d'un tiers. — Il ne peut payer le billet à l'échéance, et, après des frais faits cette fois contre lui, des poursuites, etc , on vend ses meubles pour une somme de six cents francs.

Cette institution des huissiers est absurde, féroce et sauvage. — L'huissier, je le répète, devrait être un magistrat inférieur recevant un traitement fixe et n'ayant aucun intérêt à augmenter les frais de procédure et à empêcher un arrangement amiable. — On supprimerait en même temps la multiplicité ruineuse des paperasses barbares qui prêtent au chef de l'État de si vilaines choses si mal dites. — Le créancier ferait sommer son débiteur de le payer, avec menace de vendre ses meubles et immeubles à l'expiration d'un délai gratuit aussi long que celui que les ressources coûteuses de la chicane lui pourraient procurer. — Au bout du terme, pendant lequel la dette ne s'accroîtrait pas, on vendrait, si le débiteur, tranquille pendant ce temps, n'avait pas

réussi à payer ou à obtenir un arrangement, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, — où l'homme qui ne peut payer cinq cents francs et celui qui ne peut parvenir à les recevoir n'obtiennent de changement à leur situation que celle-ci : — que le débiteur a mille francs à payer, — dont cinq cents francs doivent d'abord être payés à l'huissier.

Et remarquez que ce que je propose n'est pas une chose nouvelle, inusitée, étrange, qui doive effaroucher ceux pour qui l'habitude est devenue, non pas une seconde, mais la seule nature. — C'est à peu de chose près, de la façon que j'indique, que se perçoivent les revenus de l'État et les contributions directes. — Le débiteur de l'État reçoit d'abord au moins, un avertissement *sans frais;* — puis le premier papier timbré lui coute cinq centimes. — Pour que la créance d'un particulier lui soit garantie comme est la créance de l'État, après l'envoi de ce papier de cinq centimes, il y aurait déjà, au moins, une vingtaine de francs absorbés par l'huissier, — et cependant l'État est un créancier qui se fait très-bien payer, et qui perd moins que les autres créanciers.

L'huissier est, dans les affaires civiles, ce qu'est le bourreau dans les affaires criminelles. — Celui-

ci, en prenant le titre d'exécuteur des hautes œuvres, a paru réserver à l'huissier le nom d'exécuteur des basses œuvres de la justice.

Je voudrais bien suivre cette comparaison qui est juste, mais je ne veux pas effaroucher ni mes lecteurs ni moi-même par la vue du sang. — Changeons donc de temps et de pays, et supposons, à la place du bourreau, un fonctionnaire chargé de donner la bastonnade — en Turquie, par exemple. Eh bien ! ne paraîtrait-il pas une cruauté absurde de livrer un criminel à ce fonctionnaire pendant une heure, en lui donnant une somme par coup de bâton qu'il administrerait au patient, — laissant le nombre des coups à sa volonté et à son industrie.

Eh bien! pour que la comparaison fût juste, il faudrait ajouter deux circonstances du côté du bourreau, — deux circonstances qui se trouvent du côté de l'huissier : — la première, c'est qu'il dépendît de lui, dans certains cas, de bâtonner des gens sans avantage pour personne et pour sa propre utilité ; la seconde, que lorsque le patient lui mourrait entre les mains avant un certain nombre coups, il pût donner le surplus à la victime de l'homme bâtonné, c'est-à-dire à celui que la justice prétendait venger.



On a joué sur le théâtre du Vaudeville une pièce dans laquelle deux auteurs ont fort maltraité les *impures de la capitale*, comme on disait autrefois. Cette pièce a obtenu un légitime succès, parce qu'elle plaide une cause honnête et parce qu'elle la plaide avec esprit. — On ne peut comparer ce succès qu'à celui qu'obtenait, il y a quelques mois, au même théâtre, une pièce qui plaidait la cause contraire. Tous les feuilletonistes, journalistes, etc., ont cru devoir dauber à leur tour sur ces malheureuses, — même ceux qui ont le plus vanté la beauté de mademoiselle ***, les charmes de mademoiselle ***, l'esprit de madame ***, les grâces décentes de mademoiselle *** ; — même ceux qui leur prêtaient des mots et des reparties ; — même ceux qui assistaient à leurs soirées et à leurs soupers, — dans leurs demeures où les jobards entassent les merveilles des arts et du luxe ; — à propos de quoi, j'ai moi-même inventé dans le temps qu'une de ces demoiselles auxquelles on disait ; « mais c'est un conte de fée ! » avait répondu : « Non, c'est un compte des Mille et une Nuits. »

Je dis que ma situation est commode, — parce

qu'ayant dit la vérité sur ces demoiselles et sur leurs sots admirateurs depuis quinze ans dans les *Guêpes*, chaque fois que j'en ai trouvé l'occasion, je n'ai pas besoin de manifester aujourd'hui une indignation moindre, et de faire blanc de ma vertu.

Ce n'est donc pas à elles que je m'adresserai dans les quelques lignes qui vont suivre :

Il ne suffit pas de dire que ces filles n'ont pas de cœur, ce qui ne doit pas être vrai absolument. — D'ailleurs, si elles en ont, tant pis pour elles ; — qu'en feraient-elles avec les gens qui les entourent ?

J'ai reproché cent fois aux femmes du monde leur sotte complicité dans le succès des filles ; — elles s'informaient de leurs noms, de leurs habitudes, elles voulaient savoir quels étaient leurs amants ; — qui leur avait donné ce châle de cachemire, qui, ces diamants ? — Plus d'une fois, à des femmes de la meilleure société qui, au théâtre, me demandaient : — N'est-ce pas mademoiselle Trois étoiles qui est dans cette loge ? — ou est-il vrai que M. le comte de *** ait donné une voiture à madame Quatre étoiles ? — j'ai dû répondre : « Si je connaissais ces demoiselles, je ne l'avouerais pas. » — Alors, on me tournait le dos, avec une mine qui voulait dire : Bourru, — et on discutait avec une autre

femme le bon ou le mauvais goût du chapeau, — de la robe, etc.

J'ai souvent fait remarquer que pendant qu'on joue la tragédie, — les femmes du monde s'occupent beaucoup moins d'Hermione que de l'actrice, — beaucoup moins des douleurs de la première que des hardes et des parures de la seconde, — et que, si elles sont près de pleurer, ce n'est pas d'attendrissement, mais d'envie, à cause de quelque collier ou de quelque bracelet.

J'ai constaté que s'il venait en France un châle invraisemblable ou une perle impossible, on était sûr d'avance que le châle et la perle seraient pour quelque fille en réputation. — Qu'ont fait les dames du monde? elles ont engagé la lutte, et dans le sens contraire à celui qui pouvait leur donner la victoire; — elles ont permis aux hommes de venir chez elles en bottes et en cravate noire, et parfumés de tabac, — pensant qu'il fallait leur donner les facilités et le sans-gêne qu'ils trouvaient chez les filles.

Elles ont affiché un luxe ruineux — sans penser qu'elles ne peuvent officiellement, tout au plus,

que ruiner un mari, — tandis que les filles peuvent ruiner vingt, trente amants, tant simultanés que successifs.

Descendant dans l'arène avec les filles, elles se sont fait battre outrageusement ; celles qui ont soutenu le plus longtemps la concurrence, ont donné prétexte à de vilains propos.

Un homme du monde qui descendrait de voiture pour tirer la savate avec un ramasseur de bouts de cigares, aurait beaucoup de chances d'être rossé.

Ce n'est pas en essayant d'avoir d'aussi belles robes que les filles qu'il faut lutter avec elles, — ce n'est pas en montrant des chapeaux chers; — c'est, au contraire, en se parant de la noble simplicité de l'épouse et de la mère de famille.

Ayez des robes en or, — demain les filles feront faire des tissus de perles, — mais elles ne vous suivront pas sur le terrain de la simplicité.

Les faux moralistes ont fait une lourde sottise, ils ont imposé aux filles le costume des honnêtes femmes ; — j'entends par honnêtes femmes — toute femme qui, si elle fait l'amour, le fait pour son plaisir et pour le plaisir d'autrui.

Toute femme qui se fait payer, qu'elle reçoive cinq cent mille francs ou un petit écu, est une prostituée, et je n'admets pas de degrés, — si

ce n'est que la seconde peut avoir droit à la pitié.

Il faudrait, non-seulement laisser, mais encore imposer aux filles ces costumes étrangement splendides que je me rappelle avoir vus dans mon enfance au Palais-Royal.

Il faudrait rendre aux femmes toutes les professions qui leur appartiennent. — Ne plus souffrir de marchandes de modes, de marchandes de nouveautés, de couturières, de coiffeuses mâles; — renvoyer à l'agriculture ou à l'armée ces milliers de jeunes gens robustes qui passent leur jeunesse et emploient leurs forces à des états que les femmes feraient mieux qu'eux; — parce que cette usurpation condamne la plupart des femmes de la classe ouvrière à la misère ou à la prostitution.

Il est des époques où les dieux eux-mêmes sentent le besoin d'être en or pour ranimer un peu la piété languissante des mortels, comme fit Jupiter lorsqu'il s'introduisit, sous la forme d'une pluie de pièces de vingt francs, dans le donjon inaccessible à l'amour où était renfermée Danaé.

. . . . . Tutum iter et patens
Converso in pretium deo.

Nous sommes à une de ces époques, et je crois que nous verrions reparaître le culte du veau d'or sans un détail qu'omettent toujours ceux qui parlent de cette erreur du peuple juif.

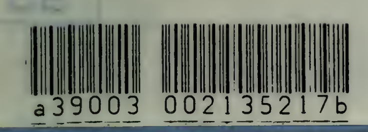
Pour se faire un dieu visible, les Juifs et les Juives donnèrent leurs anneaux, leurs pendants d'oreilles et tous leurs bijoux. — Personne, aujourd'hui, ne voudrait contribuer à la fabrication du dieu.

Cependant, à mesure que l'or devient plus commun, nous voyons devenir plus rares les choses que la nature nous donnait pour rien, ou du moins directement en échange de notre travail ; — les pommes de terre, le raisin, les betteraves, sont malades et s'en vont ; on ne pourra faire des pommes de terre en or. — Nos contemporains semblent prêts à ressembler au roi Midas, qui avait obtenu de Bacchus le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait, et qui faillit mourir de faim devant des poulets et des gigots d'or, et des flacons remplis d'or liquide.

Alphonse Karr

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University c
Date Du



CE PQ 2315
.N6 1853 V001
COO KARR, ALPHON NOUVELLES GU
ACC# 1224304